LE

LES ENNEMIS DES CURÉS

Typographie de C. Darveau

A TOUS LES BRAVES GENS

LES ENNEMIS DES CURÉS

CE QU'ILS SONT, CE QU'ILS DISENT

PAR

Mgr. DE SÉGUR



QUÉBEC
N. S. HARDY, LIBRAIRE-ÉDITEUR

1883

A TOUS LES BRAVES GENS

—

LES

ENNEMIS DES CURÉS

—

OBSERVATION GÉNÉRALE

PEU FLATTEUSE POUR LES ENNEMIS DES CURÉS

Par Curé, il faut entendre ici tous les prêtres. Ce n'est pas que tous les prêtres soient des Curés; mais, en France, l'ignorance et la grossièreté les ont tous baptisés de ce nom.

On appelle *Curé* le prêtre à qui l'Evêque a confié la direction d'une paroisse. Sur cent prêtres, il n'y a pas quarante Curés.

Avant d'entrer dans aucun détail, voici une remarque curieuse : tous les coquins, tous les communards et tous les pétroleurs, tous les ivrognes, tous les mauvais sujets, tous les gens de sac et de corde sont ennemis des Curés. Le fait est certain.

D'autre part, les braves gens, les gens de bien, les personnes charitables, les gens honnêtes, estimables, délicats, sont presque tous sympathiques aux Curés et respectueux à leur endroit. Ce fait est encore certain.

De cette observation générale et sans aller plus loin, nous pouvons tirer immédiatement une conséquence évidente, peu flatteuse pour les gens qui crient contre les Curés : c'est qu'ils sont en bien mauvaise compagnie, et que cela ne prouve pas en leur faveur. Cela ne prouve pas absolument qu'ils

soient ce que sont les autres ; mais, je le répète, ce n'est pas bon signe. " Dis-moi qui tu hantes, et je te dirai qui tu es," dit le vieux proverbe. Quand on est pas loup, on ne hurle pas avec les loups.

II

Que les ennemis des Curés sont en général des lâches

Ils insultent les prêtres, parce qu'ils savent bien qu'ils n'ont rien à craindre d'eux. Le prêtre, au milieu des impies, est comme le pauvre agneau au milieu des loups ; il n'a pour armes que la douceur, la patience, la prière et le pardon des injures.

L'homme qui insulte une femme est

un lâche. Il en est de même de celui qui insulte un prêtre. Il fait comme les oies, lesquelles ne sont braves que contre ceux qui ne lèvent point le bâton sur elles.

Quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, les insulteurs de prêtres fileraient, fileraient vite et doux, s'ils pensaient avoir à craindre la moindre représaille. J'ai connu en Normandie un excellent prêtre qui m'a raconté à ce sujet une bonne histoire. Il faut dire qu'il avait près de six pieds de haut, et qu'il était taillé en hercule du Nord.

Il venait de prêcher une mission dans la ville de Laigle. Le jour du départ, plus de place dans l'intérieur de la diligence ; obligé de monter sur la banquette, il y trouve deux espèces de petits commis, qu'il salue fort poliment. Les deux polissons se mettent

à rire, à se moquer de lui à demi-voix, et la voiture part.

Le bon missionnaire ouvre son bréviaire et commence à prier. Ses deux voisins commencent à chanter ou plutôt à crier la *Marseillaise.* " Messieurs, leur dit le prêtre, ayez la bonté de ne pas crier ainsi à mes oreilles. Je suis poli pour vous ; soyez-le pour moi."

Ils se mettent à rire aux éclats, à brailler encore plus fort, et, allumant leurs pipes, ils envoient deux ou trois bouffées de tabac dans la figure du prêtre, qui avait repris sa prière.

Sans rien dire, le missonnaire ferme son bréviaire, et au même instant l'un de ces drôles se sent empoigné comme dans un étau, par le cou et par les jambes ; il est soulevé de la banquette, et passe comme un colis à la gauche du prêtre, qui prend sa place, le plante

à la sienne, et les deux fumeurs se trouvent séparés. L'opération s'était faite en un clin d'œil.

Ainsi placé entre les deux commis stupéfaits, il leur montre ses deux poings ; et quels poings ? Il leur arrache leurs pipes insolentes. " Et maintenant, leur dit-il, si vous bougez, vous aurez affaire à moi. Le premier qui dira un mot, je le flanque en bas. Vous êtes deux lâches. Vous croyiez que je me laisserais manger la laine sur le dos. Mes petits amis, vous avez trouvé votre maître."

Les deux braves, pâles comme des navets, demeurèrent immobiles pendant tout le temps du voyage. Et le bon missionnaire, riant dans sa barbe, continua tranquillement son bréviaire.

En descendant de voiture, il tendit la main à ses compagnons de ban-

quette, et leur recommanda la prudence, pour l'avenir.

Tous les Curés, je le sais, n'ont pas des poings aussi respectables ; mais tous ils ont ce qui est plus respectable que les poings les plus vigoureux, leur caractère de ministres de DIEU, et les convenances de leur état, qui ne leur permettent pas de recourir à la correction fraternelle du redoutable missionnaire normand.

Voilà pourquoi ceux qui les insultent sont des lâches.

III

Que les ennemis des Curés sont une collection de sots et d'ignorants

Ce sont, en outre, pour la plupart, des gens qui ne savent pas ce qu'ils disent, et qui parlent à tort et à travers de la Religion et des prêtres.

Un jour, dans l'intérieur d'une voiture publique, où il ne restait plus qu'une place à prendre, entra, non loin de Paris, un petit commis-voyageur, de la même race que les deux précédents. En face de lui se trouvaient deux prêtres, dont l'un plus âgé, au visage grave et paisible. Au bout de quelques minutes, mon étourdi commence à prendre la parole, et, croyant

sans doute l'occasion favorable, entame avec les autres voyageurs la conversation la plus sangrenue et la plus inconvenante contre la Religion. Les deux prêtres gardaient le silence, à son grand dépit.

Il se décide enfin à s'adresser au plus âgé des deux: " Monsieur le Curé, lui dit-il avec cet air spécialement bête et mauvais qu'ont les gens qui se moquent de la Religion ; monsieur le Curé, savez-vous la différence qu'il y a entre un âne et un évêque ? " Et comme le prêtre ne répondait pas : " Eh bien, moi, continua-t-il, je vais vous le dire : c'est que l'âne porte la croix sur le dos et l'évêque sur la poitrine."

" Et moi, répondit alors le prêtre, j'ai à vous demander quelque chose à mon tour. Vous avez tant d'esprit, que vous ne serez point embarrassé.

Quelle différence y a-t-il entre un commis-voyageur et un âne ?—Ma foi, je n'en sais rien, " répliqua le jeune homme un peu interloqué. " Eh bien, moi non plus, " répondit tranquillement le prêtre, aux applaudissements de tous les compagnons de voyage.

Et puis, reprenant quelques-unes des sottises que le commis avait débitées précédemment, il lui fit trois ou quatre bonnes répliques, si bien cinglées, que le pauvre sot demeura coi, la bouche ouverte. " Vous n'y entendez rien, mon pauvre garçon, poursuivit le vénérable prêtre. Avant de vous mêler de parler Religion, retournez donc au catéchisme. Un homme qui a le sens commun ne parle que de ce qu'il sait." Ce prêtre n'était rien moins que le docte Mgr Affre, qui, peu d'années après, devenait Archevêque de Paris,

et devait mourir si glorieusement sur les barricades du faubourg Saint-Antoine, aux journées de juin 1848.

Ceux qui déblatèrent contre la Religion et ses ministres, sont tous, plus ou moins, des ignorants, qui ne comprennent pas le premier mot des questions qu'ils traitent avec tant d'aplomb ; ce sont de pauvres sots, qui font la roue comme des dindons, et ne parviennent, comme les dindons, qu'à montrer de vilaines plumes noires, une crête rouge et tout l'ensemble d'une bête parfaitement ridicule.

Que si, parmi les ennemis de la Religion et des prêtres, quelques-uns sont instruits et même savants, cela ne fait absolument rien à la chose : ils peuvent être savant en mathématiques, en physique, en astronomie ; ils peuvent surtout le paraître et payer d'au-

dace au milieu des ouvriers et des simples paysans : en matière de Religion, ils n'en sont pas moins des ignorants de première force, d'autant plus ignorants qu'ils prétendent savoir. Or, c'est précisément là ce qu'en bon français l'on appelle un sot.

Le nombre en est incalculable dans notre pauvre France, et il augmente à mesure qu'on lit davantage les journaux démagogiques et impies que chacun sait.

IV

Que les ennemis des Curés sont la plupart des jobards et des imbéciles

C'est pénible à constater, mais c'est comme cela. On fait avaler à ces

pauvres gens tout ce qu'on veut. Les journalistes les plus effrontés, les plus menteurs, les attrapent aussi facilement qu'on attrape des grenouilles.

Avez-vous jamais vu pêcher des grenouilles ? Au bout d'un bâton, on met une ficelle ; au bout de la ficelle, un petit morceau de viande. On tend le bâton de manière à ce que la viande frise l'eau ; aussitôt on voit s'avancer le peuple des grenouilles, l'œil intelligent et vif. La première arrivée happe le morceau séducteur. Le pêcheur tire la ficelle et happe la grenouille. Il relance la même ficelle, avec la même viande, à la même place : avec la même perspicacité, une seconde grenouille happe et est happée ; puis, une troisième ; puis, une quatrième ; puis, toutes les autres, tant qu'il y en a.

Telle est l'image de ce pauvre peuple

de jobards, à qui les meneurs des sociétés secrètes et de journalisme font avaler leurs mensonges avec une si déplorable facilité. Ils leur disent pis que pendre des prêtres, qui ne font que du bien, qui ne font de mal à personne, qui sont ce qu'il y a de meilleur et de plus respectable au monde; et ces véritables grenouilles croient, gobent tout cela, avalent tout cela, et sans savoir ce qu'ils disent, répètent tout cela, dans les cabarets, dans les auberges, dans les ateliers, dans les clubs et jusque dans les casernes !

Tout dernièrement, dans un petit bourg de Seine-et-Oise, un brave et excellent Père capucin prêchait une mission. Tout le monde venait l'entendre. Il était si bon, il parlait si bien, il disait de si bonnes et de si belles choses ! Les réunions du soir étaient exclusive-

ment réservées aux hommes, et l'église était toujours pleine comme un œuf.

Il y avait cependant une douzaine de " libres-penseurs " (c'est ainsi que s'appellent les gens dont nous venons de parler) qui se moquaient entre eux des instructions et trouvaient naturellement qu'ils avaient plus d'esprit que le Père.

On avertit celui-ci, en signalant les individus.

Le lendemain soir, le bon Père manœuvra si bien, qu'il se trouva juste en face du fameux groupe, sur la place, au sortir de la réunion. " Eh bien, mes bons amis, dit-il en haussant exprès la voix, il paraît que vous ne me trouvez pas fort ? Je ne vous connais pas ; mais du moment que vous vous moquez de la Religion et de moi, je parie tout ce que vous voudrez qu'à

moi tout seul, j'ai plus d'esprit que vous tous ensemble. Nous en ferons juger ces Messieurs, qui nous entourent. Acceptez-vous ? "

Nos esprits forts hésitaient ; mais la curiosité l'emporta, et l'un deux répondit au nom des autres qu'ils voudraient bien voir. " Eh bien, répliqua joyeusement le missionnaire, attendez-moi tous ici, dans le cimetière, à côté de l'église, et je vous ferai voir sur le mur le soleil comme en plein midi." Or il était neuf heures et demie du soir, et, depuis plus de quatre heures, le soleil était couché, il faisait noir comme dans un four.

" Messieurs, ajouta résolument le Père capucin en s'adressant à la nombreuse assistance, je vous demande de rester là comme témoins. C'est vous qui jugerez si décidément ces messieurs

ont plus d'esprit que moi. Je rentre à l'église et serai à vous dans une demi-heure."

Des centaines de témoins attendaient sur la place ; pas un des douze n'avait bougé, lorsqu'à l'heure dite, le capucin reparut, suivi du Curé, qui riait. La foule se rendit aussitôt au cimetière, après eux.

Alors le capucin appela les fameux douze ; et quand il fut bien assuré qu'ils étaient là : " Messieurs, dit-il à l'assistance, je vous prends à témoins, et je vous adjure de me dire s'il est possible d'être plus bête que ces douze farceurs-là qui s'imaginent bel et bien qu'un pauvre capucin peut leur montrer le soleil à dix heures du soir, en pleine nuit."

Un rire homérique sortit de toutes les poitrines, et les douze cornichons

riant jaune, profitèrent de l'obscurité pour disparaître.

Et voilà de quelle force ils sont, ces esprits *forts*, ces beaux parleurs, qui se moquent de tout, qui se mettent au-dessus de tout, et qui parlent si fièrement des Curés en général, et de leur Curé en particulier.

Ce sont des cornichons.

V

Que les ennemis des Curés sont un tas de brouillons et de mauvaises têtes

Il est bien rare qu'un homme sage et raisonnable, un homme d'ordre, aux mœurs honnêtes et tranquilles, soit ennemi des prêtres. Il peut être indifférent ; mais ennemis, non.

Au contraire, toutes les mauvaises têtes, tous les démocrates, les révolutionnaires, les communards sont ennemis de la Religion et des Curés. Plus ils sont révolutionnaires, et plus ils les détestent.

Pourquoi ? demandez-le leur. Ils n'en savent rien. C'est l'instinct du désordre, l'instinct de la révolte, en face de l'autorité. Le prêtre est, en effet, le dépositaire et l'organe de la plus haute autorité qui soit sur la terre, l'autorité de Dieu, l'autorité religieuse, laquelle est le soutien de toutes les autres. C'est pour cela que tous les révolutionnaires détestent les prêtres.

Les prêtres, cependant, ne leur ont fait aucun mal ; et eux, ils veulent les tuer. Quel mal avait fait, par exemple, aux communards de 1871, le bon, l'excellent P. Olivant ? Quel mal leur

avait fait le charitable curé de la Madeleine, M. Deguerry, qui donnait aux malheureux tout ce qu'il avait ? Que leur avaient fait les autres Pères Jésuites, qu'ils égorgèrent lâchement avec le P. Olivaint ? et les pauvres Pères Dominicains d'Arcueil ? et tous les autres ?

C'était la haine révolutionnaire, haine aveugle et impie que l'esprit de révolte engendre au fond du cœur contre tout ce qui s'appelle prêtre.

En 1848, après les journées de juin, j'ai vu cela de près. J'étais alors aumônier des prisons militaires de Paris ; et j'eus affaire à une élite de révolutionnaires enivrés d'impiété et de haine ; c'étaient les assassins du pauvre général de Bréa.

Cinq d'entre eux étaient condamnés à mort : cette perspective les avait un

peu calmés, et ils entendirent plus facilement raison. Néanmoins, après ma première visite, ils voulurent charitablement m'étrangler.

Une vingtaine d'autres, casematés à part, n'étaient condamnés qu'aux travaux forcés à perpétuité ou à temps. Ceux-ci étaient comme des bêtes féroces ; la vue d'une soutane les faisait rougir. L'aumônier en second s'était chargé d'eux.

La première fois que l'excellent prêtre parut dans leurs casemates, il crut qu'il n'en sortirait pas vivant. Il ne leur apportait cependant que des consolations et du dévouement, sans compter certains petits soulagements matériels, qui n'étaient point à dédaigner dans leur triste position.

Pour les apprivoiser un peu, il voulut leur adresser quelques bonnes pa-

roles, et, selon l'usage, il commença en faisant le signe de la croix et en disant : " Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit."—Nous ne connaissons pas ça ! nous ne voulons pas de ça ! s'écrièrent plusieurs d'entre eux. —C'est précisément à cause de cela que vous êtes ici, répliqua tranquillement l'aumônier ; et il continua comme si de rien n'était. Mais ce ne fut qu'à la longue qu'il gagna quelque chose sur ces esprits si prévenus.

Pour moi, ma tâche était rendue plus facile, comme je l'ai dit, par la terrible perspective de l'échafaud. Ils m'avouèrent à plusieurs reprises qu'on les avait grandement trompés. " Ah ! si nous les tenions, ceux qui nous ont endoctrinés ! répétaient-ils, comme nous les arrangerions ! Ce sont eux qui nous ont perdus. Et ils sont en liberté !"

Mes bons amis, si vous ne voulez pas être confondus avec ce grand parti de révoltés qu'on appelle les révolutionnaires, ne faites pas comme eux, ne dites pas comme eux, et respectez la Religion et les prêtres.

VI

Que les ennemis des Curés sont la fine fleur des mauvais sujets

Il y a de mauvais sujets qui rougissent en apercevant le prêtre ; ceux-là sont plus faibles que corrompus. Mais il y en a d'autres que la seule vue d'un prêtre irrite et exaspère ; ceux-là sont les mauvais sujets proprement dits, les libertins corrompus, la fine fleur des mauvais sujets.

Oh! quels ennemis les prêtres ont là C'est la concupiscence de la chair qui grince des dents en apercevant son plus terrible adversaire ; semblable au chien qui entre en fureur dès qu'on fait mine de lui arracher sa proie.

Il y a quelques années, un brave curé d'Alsace faillit être assassiné par un libertin de profession, aux embûches duquel il était parvenu à arracher une pauvre victime.—Et ce fait s'est renouvelé maintes fois.

J'en sais un autre qui, pour avoir empêché quelques jeunes filles de remettre les pieds dans un mauvais bal public, exaspéra si bien les mauvais sujets du pays, qu'ils osèrent tenir sur son compte les propos les plus infâmes, assurant d'avoir vu de leurs yeux, entendu de leurs oreilles des choses plus que déshonorantes, et poussant la ven-

geance jusqu'à souiller *bravement* pendant la nuit la porte et les murs du presbytère. Plus d'un crut à leurs calomnies, et, pour en effacer la trace, il fallut au pauvre Curé des années de courage et de dévouement.

Le prêtre a l'honneur incomparable, mais périlleux, d'être l'ennemi mortel des impudiques.

En voulez-vous une preuve ? Entrez dans ce cabaret, dans cette auberge où trois ou quatre viveurs sont attablés. Ils ont vu passer un prêtre ; il n'en faut pas davantage pour surexciter leur verve ignoble. Lazzis contre la Religion, blasphêmes contre les choses saintes, chansons obscènes, sales histoires : tout cela tombe comme grêle. Pourquoi ? parce qu'ils ont vu un prêtre.

Pour eux, le prêtre, c'est comme le

sixième commandement de DIEU qui passe, et qui leur crie :

Luxurieux point ne sera.

Et comme ce commandement leur met le doigt dans l'œil, ils s'emportent et se démènent contre celui dont la seule vue le leur rappelle malgré eux.

Les blasphèmes des jeunes gens contre les prêtres et en général contre la Religion, viennent, dix-neuf fois sur vingt, de cette source peu avouable. Ce sont les passions honteuses qui leur montent à la tête, et qui les font déblatérer contre celui qu'ils vénéraient et qu'ils aimaient jadis, lorsqu'ils étaient purs.

VII

Que les ivrognes, les voleurs et les fripons sont les ennemis des curés

Assurément, les ennemis des Curés ne sont pas tous des ivrognes, des voleurs et des fripons ; mais très-assurément, tous les ivrognes, tous les voleurs et tous les fripons crient contre les prêtres et ne les détestent pas moins que les libertins.

C'est tout simple : qu'est-ce que le prêtre, au milieu de la société ? N'est-ce pas l'Envoyé de Dieu, qui a pour mission d'apprendre et de rappeler sans cesse aux autres qu'il y a un Dieu, une éternité, un enfer, un paradis ? un enfer pour punir tous ceux qui font le mal,

un paradis pour récompenser ceux qui font le bien ? Par sa seule vue, comme nous le disions tout à l'heure en parlant des mauvais sujets, le prêtre rappelle aux ivrognes qu'il y a un DIEU qui punit la débauche ; aux voleurs et aux fripons, qu'il n'est pas permis de voler, et que, lors même qu'ils parviendraient à échapper à la justice des hommes, ils ne sauraient échapper à la justice de DIEU.

Comment voulez-vous qu'un homme pareil ne fasse pas à tous ces honnêtes gens-là l'effet d'un cauchemar ? Et comme personne n'aime les cauchemars, ils n'aiment pas, ils détestent le prêtre.

Qu'il y a d'épiciers, de marchands, de petits boutiquiers, etc., qui n'ont d'autre motif pour crier après les prêtres, que cet argument secret, caché au fond de leur cœur :

" J'ai du bien d'autrui ; je ne veux pas le rendre ; donc, je ne veux pas me confesser ; à bas les Curés ! "

L'impiété du jeune libertin vient du corps ; celle de l'ivrogne, du fond de la bouteille ; celle du petit et du gros voleur, du fond de la caisse. Et tout cela se traduit en accusations de toutes couleurs, plus absurdes les unes que les autres, contre les Curés, qui n'en peuvent mais.

Examinons un peu ces balourdises, mes bons amis, et touchons du doigt leur fausseté. Ce ne sera pas long.

Nous avons vu ce que sont les ennemis des Curés ; nous allons voir maintenant ce qu'ils disent.

VIII

Les Curés sont les ennemis du peuple

On vous le dit et vous êtes assez simples pour le croire.

Et qui vous le dit ? Les gens dont nous parlions tout à l'heure, "les ennemis des Curés," les mauvais sujets, les ivrognes, les gens tarés. Nous avons vu ce que valent leurs dires. Ce sont les voleurs qui accusent les gendarmes.

Qui vous dit cela encore ? et qui le leur dit à eux mêmes ? Les mauvais journaux ? Mais vous ne savez donc pas qui parle dans les neuf dixièmes des mauvais journaux ? Des individus sans

foi ni loi, sans convictions, sans conscience, qui exploitent la crédulité de leurs lecteurs, qui mentent à tant par mois, qui disent du mal des prêtres parce qu'ils sont payés pour cela !

Et que vous disent-ils, ces docteurs de contrebande ? Qu'il n'y a pas de DIEU, qu'il n'y a ni ciel ni enfer, que la Religion est un tas de vieilles superstitions, qu'on n'est en ce monde que pour jouir, et que les prêtres, qui vous disent le contraire, sont vos ennemis, les ennemis du peuple, les ennemis du genre humain.

Si vous croyez cela, savez-vous ce qui arrivera ? Vous irez en enfer, vous irez brûler éternellement en enfer ; car il y a un enfer, quoi qu'on vous dise. Et voilà où vous conduisent tout droit ces fameux "amis du peuple."

Pourquoi ces misérable-là vous ré-

pètent-ils chaque jour, sur tous les tons, que le prêtre est votre ennemi ! Parce que, pour sauver vos âmes, pour vous empêcher d'aller aux enfers, le prêtre est obligé en conscience de vous dire juste le contraire de tout ce qu'ils vous disent. Au lieu de flatter, comme eux, votre orgueil et vos passions, il vous dit de les réprimer. A chaque instant, il est obligé de vous répéter ; " il n'est pas permis de désobéir à DIEU. Il n'est pas permis de voler. Il n'est pas permis de s'enivrer. Il faut être chaste," etc. ; en un mot, tous les commandements de DIEU et de l'Eglise. Or, tout cela n'est pas agréable à la nature. " Vous le voyez, disent les susdits, les prêtres sont les ennemis du peuple."

Et cependant, si vous écoutez le prêtre, c'est votre salut en ce monde et en l'autre, c'est votre vrai bonheur.

En ce monde, vous éviterez toutes les misères, toutes les hontes de l'inconduite ; vous serez bons, aimés, estimés de tous les honnêtes gens. Vous aurez encore des peines, sans doute ; tout le monde en a ; mais la Religion vous donnera la force de les porter avec patience et avec mérite. Dans l'autre monde, vous serez éternellement heureux avec le bon DIEU dans le ciel, au lieu de brûler éternellement en enfer comme les méchants.

Et le prêtre qui vous veut, qui vous procure ce bonheur, ce serait votre ennemi ! Quelle folie !

Mais ce n'est pas tout. Vos mauvais journaux, que vous prêchent-ils encore ? La révolte sociale, l'envie contre tous ceux qui sont au-dessus de vous, la révolte de l'ouvrier contre le patron, la révolte du paysan contre le

château, le bouleversement de la société, le renversement de tout ; en un mot la Révolution. Sous des formes plus ou moins gazées, et sous prétexte de politique, de liberté, de progrès, voilà ce qu'ils ne cesse de vous prêcher.

Et, si vous les croyez, où vous mèneront-ils ? Aux émeutes, aux sanglantes barricades, à la mort, ou du moins en prison, au bagne, en Calédonie.

Les beaux "amis" que vous avez là !

Et ce sont eux qui vous ameutent contre l'Eglise et contre les prêtres, parce qu'ils sentent très-bien que l'Eglise et les prêtres sont toujours et partout les adversaires-nés des passions révolutionnaires.

Oui certes, l'Eglise et les prêtres vous enseignent juste le contraire. De la part de DIEU, ils vous disent qu'il faut respecter l'autorité, qu'il faut obéir aux

pouvoir légitimes, qu'il ne faut pas se fourrer dans la politique, qu'il n'en faut pas croire les mauvais journaux, que la souffrance est une conséquence inévitable et une punition du péché, et que les belles utopies des socialistes ne sont que des chimères.

Or, ces grandes vérités-là sont le secret du bonheur public, et par conséquent du bonheur privé. Là où ces vérités sont connues et pratiquées, là règne la paix de l'Etat, la paix de la famille ; l'agriculture, le commerce, l'industrie, que paralysent toujours les perturbations sociales, se développent sans crainte ; le paysan, l'ouvrier ne chôment point ; chacun s'occupe de ses affaires et tout va bien.

Et voilà encore comment l'Eglise et les prêtres sont " les ennemis du peuple."

Un dernier mot : quel intérêt personnel a le prêtre quand il vous dit de réprimer vos mauvaises passions, d'obéir, de souffrir patiemment ce que vous ne pouvez pas éviter ? Quel profit lui en revient-il ? Il n'en retira guère que l'outrage, que la calomnie, que la persécution, parfois même de la part de ceux qu'il veut sauver.

Et les autres, au contraire, les prétendus amis du peuple, ceux qui vous mènent à la boucherie ou au bagne, et finalement en enfer, avez-vous remarqué où cela les conduit eux-mêmes ? Sinon toujours, du moins souvent, au Conseil municipal, au Conseil général, voir même au fauteuil (et aux appointements) de député. On en a vu et l'on en voit qui, marchant ainsi sur le dos du pauvre peuple, grimpent encore plus haut et attrappent patrio-

tiquement une écharpe de préfet, ou un portefeuille de ministre.

Et pendant ce temps-là, vous leurs pauvres dupes, vous lecteurs de leurs journaux, vous leurs électeurs, vous demeurez avec vos femmes et vos enfants dans la misère, si toutefois vous n'avez pas eu la tête cassée en chemin.

Donc, ce ne sont pas les prêtres qui sont les ennemis du peuple. Les vrais " ennemis du peuple," ce sont " les ennemis des Curés."

IX

Les Curés sont des fainéants, des gens inutiles, des propre à rien

Parmi ceux qui le disent, il y en a qui le croient, et d'autres qui ne le

croient pas. Nous ne parlerons pas de ces derniers ; à quoi bon ? puisqu'ils ne se croient pas eux-mêmes.

Il ne peut être question ici que de ces ouvriers ou de ces paysans, laborieux sans doute, mais peu religieux, qui ne soupçonnent pas qu'il puisse y avoir un autre travail que le travail des mains. Ils voient les prêtres aller et venir ; ils les voient consacrer un temps notable à prier, à lire, à étudier ; ils en concluent que ce sont des fainéants.

A ce compte-là, tout ce qui ne porte point la blouse et le sabot, tout ce qui ne travaille pas la pierre, le bois, le fer, le cuivre, le coton, la soie ou la terre, serait fainéant. Les médecins les plus occupés, les notaires, les magistrats, les professeurs, les employés les plus laborieux, et jusqu'aux offi-

ciers, devraient être rangés parmi les fainéants. N'est-ce pas absurde ?

Le travail intellectuel est bien autrement dur que le travail matériel ; il fatigue, il use bien plus vite et bien plus profondément. L'autre jour, j'entendais un docte professeur de sciences raconter que sur six frères qu'ils étaient, tous robutes et solidement taillés, lui seul était devenu maigre comme un clou et d'une santé débile. Et la cause ? Les médecins la lui avaient signalée maintes fois : c'est que seul il avait travaillé de la tête, tandis que les cinq autres, restés ouvriers ou cultivateurs, n'avaient travaillé que des mains.

Or le prêtre passe sa vie à travailler de la tête. D'abord il lui a fallu pâlir sur les livres, sur le latin, sur le grec, sur les livres de sciences, de philosophie et de théolegie, pendant toute sa

jeunesse, jusqu'à l'âge de vingt-quatre ans. Cela dix, onze, quelquefois douze années d'un rude labeur, presque sans relâche. Cela ne sent guère le fainéantise.

Dans les Séminaires, on se lève à cinq heures du matin, hiver comme été ; la vie y est dure et pauvre. On ne s'en doute guère dans le monde.— Deux jeunes ouvriers, allant au travail de bonne heure, passaient un matin, à cinq heures, devant le Séminaire de Saint-Sulpice, à Issy, près Paris. On sonnait justement la cloche du lever et, en un instant, toutes les cellules avaient eu leur lumière allumée. " Tiens, dit l'un d'eux, qu'est-ce que c'est que ça ?—C'est le Séminaire, répondit l'autre, une maison de jeunes Curés.—Et ils se lèvent à cette heure-là ? Ma foi, je ne l'aurais jamais cru. Qu'est-ce donc qu'on nous chante à

l'atelier, que les prêtres sont des fainéants ! ”

Et ces prétendus fainéants se préparent au sacerdoce en travaillant et en priant depuis cinq heures et demie du matin jusqu'à neuf heures du soir, n'ayant que deux heures de récréation, ou pour mieux dire de répit. Aussi sortent-ils de là plus ou moins exténués. Singulière espèce de fainéants, n'est-il pas vrai ?

Les voici devenus prêtres ; ils continuent à se lever de bonne heure ; ils mènent une vie réglée, sérieuse, remplie par l'accomplissement de leurs multiples devoirs. La prière, la célébration de la messe et des autres offices, les confessions, les catéchismes, les prédications et les études souvent prolongées que nécessite la préparation de ces prédications et de ces catéchismes,

la visite et le soin des malades, la visite des pauvres, parfois celle des riches à qui l'on va recommander les pauvres, sans compter les mille soins matériels que réclament l'église et la sacristie ; tel est le travail, l'admirable et presque incessant travail du prêtre, soit à la ville, soit à la campagne.

Il y a des pays où les pauvres prêtres sont tellement écrasés de besognes que plus d'un finit par y succomber à la fleur de l'âge. Cela se voit plus particulièrement dans les grandes villes, et surtout à Paris où les paroisses sont immenses et les prêtres peu nombreux. Il n'y a pas longtemps mourait un Curé de Paris, connu pour son esprit et sa bonté parfaite, qui était levé régulièrement à quatre heures du matin, jamais couché avant onze heures du soir, toujours au travail, toujours à son affaire, et n'y suffisant pas.

Aujourd'hui même où je vous parle, combien n'y a-t-il pas de ces hommes du bon DIEU, qui, ne calculant jamais avec la peine ni la fatigue, se dépensent du matin au soir, et du soir au matin ! Ce sont souvent des matinées entières, ou des après-midi, passées à confesser ; à certains jours de la semaine, principalement les samedis et les veilles des fêtes, toute la journée y passe, sans compter une partie de la nuit. Et il ne fait pas toujours bon au confessional, je vous assure, principalement pendant les grosses chaleurs d'été, et pendant les grands froids d'hiver.

Et les baptêmes ? et les mariages ? et les enterrements ? et le soin des enfants, avec la longue et laborieuse préparation des premières communions ?

" Soit. Mais ce n'est pas partout comme ça. Dans notre pays, où l'on

n'est pas dévot, il n'y a guère à confesser ni à prêcher ; et les Curés n'ont pas grand chose à faire."—Hélas ! ce n'est que trop vrai. Mais est-ce leur faute s'ils ne sont pas aussi occupés qu'ailleurs ? Après tout, ils font ce qu'ils peuvent, et par conséquent ce qu'ils doivent. Or, un homme qui fait ce qu'il doit, ne peut être taxé de fainéant.

Si, dans votre pays, les Curés ne travaillent pas toujours autant qu'ils le pourraient et qu'ils le voudraient, ce n'est pas leur faute, c'est la vôtre. Allez vous confesser, et votre Curé confessera. Confessez-vous souvent, et il confessera souvent et de bon cœur. Allez à l'église : et il vous prêchera. En un mot, soyez chrétien, et vous le trouverez prêtre ; de plus en plus prêtre, à mesure que vous serez plus chrétien. Il n'y a pas de Curé qui refuse le travail quand on le lui offre.

C'est un peu fort de reprocher à un marchand de ne pas vendre lorsque personne ne vient lui acheter ; à un notaire ou à un banquier, de ne pas faire d'affaires, lorsque personne ne se présente dans leur étude ; à un officier, de ne point conduire bravement ses soldats au feu, lorsque ceux-ci refusent de marcher ! C'est là, cependant, ce que vous faites, vis-à-vis de votre Curé.

Et puis, qui vous dit que votre Curé ne se crée pas lui-même des occupations, des occupations sérieuses et conformes à son état, lorsque votre coupable indifférence le laisse chômer ? Parce que vous ne le voyez pas confesser ou prêcher, vous dites qu'il ne fait rien. Qu'en savez-vous ?

" Mais on voit les Curés se promener, aller et venir, se visiter, rire ensemble. Ce n'est pas là du travail."—

Sans doute, puisque c'est du repos. Ces prêtres ont travaillé, voilà pourquoi ils se reposent. Est-ce que vous ne vous reposez pas après avoir travaillé, vous qui criez contre eux ?

Le travail de tête, nous le constations tout à l'heure, nécessite bien plus de repos que le travail manuel ; un ouvrier, un cultivateur peut, sans nuire à sa santé, travailler toute la journée, ne s'interrompant que pour les repas. Je défie ceux qui se livrent au travail intellectuel d'en faire autant, du moins plusieurs jours de suite. Ils attraperaient une fièvre cérébrale. Si donc les prêtres se promènent, s'ils vont et viennent, comme vous dites, c'est afin de pouvoir reprendre leur travail. Ils rient entre eux : voulez-vous qu'ils pleurent ?

Et puis, vous les voyez se promener ;

car pour se promener et prendre l'air, il faut sortir : vous ne les voyez point travailler, parce que les prêtres ne travaillent pas dans la rue ni au milieu des champs. Et là-dessus, vous dites qu'ils ne font que se promener ! Je vous le demande à vous-même, est-ce juste ?

Maintenant qu'il y ait, par-ci, par-là, des prêtres, des Curés qui flânent un peu, c'est le tort qu'ils ont, et ils en répondront devant Dieu. C'est comme parmi les ouvriers : par-ci, par-là, et même trop souvent, on en voit qui flânent un peu, on en voit qui flânent beaucoup; ils ont grand tort. Mais direz-vous pour cela que les ouvriers, c'est-à-dire tous les ouvriers, sont des flâneurs.

Les Curés ne sont donc pas des fainéants ; les Curés ne sont pas des gens

inutiles ; les Curés ne sont pas des propre à rien. En répétant ces grossièretés-là, vous vous faites l'écho de ces misérables impies qui n'apprendront qu'en enfer que prier, c'est travailler ; que dire la messe, c'est travailler ; que chanter les louanges de DIEU, c'est travailler ; que confesser et sauver les âmes, c'est travailler. En s'attaquant au prêtre, c'est à DIEU et à sa sainte Religion qu'ils en veulent.

Le prêtre est le grand travailleur de DIEU sur la terre, et son travail est le premier, le plus noble, le plus utile, et ajoutons-le, le plus pénible de tous.

X

Les Curés aiment la bonne chère, le bon vin et les gros dîners

Ils aiment certainement mieux ce qui es bon que ce qui est mauvais. Où est le mal ? Et vous donc ?

Vous dites que les Curés aiment la bonne chère. Ici encore, qu'en savez-vous ? Est-ce que par hasard vous vivez, vous mangez avec eux ? Dans ce cas, de quoi vous plaindriez-vous ? Et si vous n'en êtes pas, je vous le répète, comment savez-vous ce qui se passe chez eux ? Les gens qui disent le plus de ces sottes choses-là, sont précisément ceux qui n'ont aucun rapport avec leurs Curés et qui se croiraient

déshonorés vis-à-vis des frères et amis, s'ils pouvaient être soupçonnés de hanter le presbytère.

" Si fait, répondent nos braillards ; nous savons ce qui se passe chez les Curés. Ne les voyons nous pas aller dîner les uns chez les autres, surtout les jours de conférences ? On sait qu'ils restent longtemps à table, qu'ils mangent et boivent bien."—Et c'est de là que vous concluez que les prêtres font habituellement bonne chère, qu'ils sont des fricoteurs et des gourmands, qu'ils aiment à gobelotter ? Autant vaudrait dire qu'on danse toujours dans votre pays, parce qu'on y danse deux ou trois fois par an ; et que dans telle ou telle famille d'ouvriers ou de cultivateurs, on fait toujours la noce, parce que, quatre ou cinq fois par an, on y fête joyeusement quelques parents et quelques amis.

Il est parfaitement vrai, et c'est tout simple, que les Curés, surtout les Curés de campagne, ce visitent volontiers, et parfois dinent les uns chez les autres. Mais, sachez-le bien, ce n'est point là de la gourmandise, c'est de la bonne et fraternelle hospitalité. L'hospitalité a pour ainsi dire disparu de nos mœurs, à mesure que la charité chrétienne s'est refroidie ; elle ne se retrouve plus guère que dans le clergé, et il est tout simple qu'elle s'exerce principalement entre confrères.

Les pauvres Curés de campagnes, isolés dans leur presbytère ont, plus que d'autres, besoin de se voir, de se confier mutuellement leurs peines, leurs difficultés, leurs joies ; sans ces bonnes visites, si fort calomniées, les paroisses rurales seraient des prisons cellulaires ; avec ces visites, nos Curés

ont la force de mener la vie dure qu'ils mènent.

Un protestant, nullement hostile aux prêtres catholiques, me disait naguère : "Je ne comprends pas qu'un homme intelligent, comme sont la plupart de vos prêtres, puisse se résoudre à être Curé de campagne. Ces pauvres Curés sont tout seuls ; ils n'ont point d'intérieur, puisqu'ils ne sont pas mariés. Où puisent-ils le courage de vivre ainsi ?" Où ils le puisent ? D'abord et avant tout, dans l'amour de Jésus-Christ, et dans le dévouement sacerdotal ; mais aussi dans ces bonnes et fraternelles relations avec leurs voisins. Encore une fois, où est le mal ?

Et, quand un Curé reçoit ainsi un ou deux confrères, n'est-il pas tout naturel qu'il les traite un peu mieux que lui-même quand il est seul ? N'en faites-

vous pas autant quand vous recevez quelque ami ?

Quant à ces " gros dîners," dont on affecte de parler chaque fois qu'il est question de la table des Curés, qui ne sait que ces grandes occasions se représentent une fois à peine tous les ans ou tous les deux ans ? C'est, par exemple, le jour de la visite pastorale, où, pour faire honneur à son Evêque, le Curé invite nécessairement les cinq ou six confrères les plus voisins, ainsi que son maire, son adjoint, son président de fabrique, et quelques autres gros bonnets de l'endroit.

C'est encore le jour où la conférence ecclésiastique du canton se tient chez lui, et où il lui faut donner à dîner à ses confrères, toujours plus ou moins nombreux. Mais la visite de l'Evêque se fait tous les trois ou quatre ans et

le tour de la conférence ecclésiastique ne revient à chaque Curé que tous les dix-huit mois ou même tous les deux ans.

Et c'est trop heureux que ces grandes circonstances ne reviennent pas plus souvent; car les pauvres Curés ne pourraient y suffire. Avec la misérable indemnité de neuf cents ou neuf cent cinquante francs, qu'ils reçoivent annuellement de l'Etat, et avec leur casuel, toujours si restreint, souvent nul, comment pourraient-ils, je vous le demande, donner souvent de "gros dîners," et faire bonne chère le reste du temps ? Ils le voudraient, qu'ils ne le pourraient matériellement pas.

Je voyais ces jours-ci un marchand de vins, de Bretagne, qui me parlait précisément de cela: Il me disait :

" Je ne sais, en vérité, où l'on prend que les prêtres aiment et achètent les bons vins. Pour moi, qui fournis une bonne partie de la contrée, je n'ai pas de plus mauvaise pratique que MM. les Curés ; ils me prennent toujours ce que j'ai de meilleur marché, et par conséquent de moins bons. S'ils se régalent avec cela, ils ne sont pas difficiles."

Je le sais, en ces jours de grandes réunions, nos bons Curés mettent, comme on dit, les petits pots dans les grands, et se saignent à blanc pour faire honneur à leurs hôtes. Ils tirent de leur cave trois ou quatre bouteilles de bon vieux vin échappées au déluge et réservées pour la circonstance, à moins qu'elles ne lui soient données à cet effet par quelque bon paroissien ? Qui aurait le courage de les en blâmer, sauf peut-être vous ?

Maintenant, qu'à ces " gros dîners " on reste un peu longtemps à table, c'est peut-être un tort, vu surtout les mauvaises langues des cabarets voisins ; mais outre qu'il n'y a pas moyen de dîner aussi rondement quand on est douze ou quinze que quand on est seul, il ne faut pas s'imaginer que tout le temps se passe à boire et à manger : on cause, on parle de mille affaires ; et si les prêtres rient volontiers quand ils sont ensemble, c'est qu'ils sont contents, non de festiner, mais de se trouver les uns avec les autres et de pouvoir parler à cœur ouvert.

Cela ne veut pas dire qu'il n'y ait jamais eu le moindre excès dans ces sortes de réunions : ce serait un miracle. Mais ce qui est incontestable, c'est que les excès sont, DIEU merci ! rares et très-rares ; que ceux qui, de

temps en temps, s'y laissent aller font très-mal, et que c'est une abominable calomnie de profiter de ces exceptions pour accuser *tous* les prêtres d'aimer "la bonne chère, le bon vin et les gros dîners."

C'est le contraire qui est vrai. Les prêtres font habituellement maigre et très-maigre chère. Ils sont sobres, presque tous par habitude, beaucoup par vertu, tous plus ou moins par nécessité. Ils boivent de la piquette, ou du cidre, ou de la petite bière, surtout après ces dîners qu'on leur reproche si injustement. Les pauvres gens, pour peu qu'ils y aient mis un peu d'amour-propre, se trouvent à moitié ruinés pour le reste de la saison. Et vous qui criez tant, vous seriez joliment attrappés si vous deviez vous contenter alors de la maigre pitance de votre Curé.

Ici, comme toujours, c'est le voleur qui poursuit le gendarme ; ce sont messieurs les ivrognes, ce sont les piliers de cabaret qui, au lieu de travailler, passent leurs temps à déblatérer contre la prétendue intempérance des prêtres. Ils mentent. Laissons-les dire.

XI

Les Curés sont des gens dangereux, qui fourrent leur nez dans toutes nos affaires, et qui s'insinuent dans les familles.

Allons droit au fait ; découvrons le pot-aux-roses. En bon français, toutes ces belles récriminations se traduisent ainsi : "Je n'ose pas me confesser, parce que j'aurais trop à dire ; et cela

m'ennuie de voir ma femme se confesser, parce que cela me gêne. Et puis, je n'ai pas besoin de mon Curé pour savoir ce que j'ai à faire." Une, deux, trois sottises.

Au fond, c'est à la confession, c'est au sacrement de Pénitence que s'en prennent les braves qui en auraient trop à dire. A les entendre, c'est la faute du Curé. Pourquoi confesse-t-il ? Pourquoi nous poursuit-il partout, avec son confessional sur le dos ?

Et, en effet, ces gens-là ne peuvent pas voir un prêtre sans penser aussitôt à cette désagréable confession. Pour eux, le Curé qui passe, c'est le sacrement de Pénitence qui passe, et qui les regarde comme un créancier regarde son débiteur. C'est un vrai cauchemar.

Mais, mes braves, c'est précisément ce qui prouve le besoin urgent que vous avez de la confession ; et il n'y a

que le prêtre qui puisse l'entendre, il doit l'entendre pour pouvoir vous réconcilier avec le bon DIEU. Confesser, ce n'est pas seulement son droit, c'est son devoir ; c'est son affaire. Vous confesser, c'est votre affaire, à vous, parce que c'est votre devoir ; oui, votre devoir, et pardessus le marché votre intérêt ; à moins que vous ne préfériez aller en enfer.

A ce point de vue, " vos affaires," ce sont vos péchés ; et si cela ne vous amuse pas que votre Curé " mette son nez dans vos affaires," c'est-à-dire entende l'aveu de vos péchés, cela ne l'amuse pas non plus, croyez-le bien. Mais il le faut ; sans cela, vous êtes perdu.

C'est comme le médecin et le malade. Quand un pauvre homme a un abcès ou un dépôt, ce n'est pas pour s'amuser qu'il a recours au médecin, et ce

n'est pas davantage pour s'amuser que le médecin lui donne du bistouri, et lui travaille le corps, malgré ses cris. Le prêtre est le médecin des âmes ; l'abcès, le dépôt, ce sont les péchés; l'opération, c'est la confession. Qui a jamais dit que les médecins sont " des gens dangereux," parce qu'ils nous tâtent le pouls, nous questionnent, nous font montrer la langue, et ne craignent pas, pour nous guérir, de nous faire mal ?

Mais le prêtre ne " fourre pas son nez, comme vous dites si gracieusement, dans toutes vos affaires." Il ne s'occupe que de ce qui le regarde directement ou du moins indirectement, c'est-à-dire des maladies de votre conscience, ou de ce qui pourrait ramener ces maladies. Il ne s'occupe pas du reste. A quoi bon ?

Il confesse votre femme, si elle le veut, non certes pour " s'insinuer dans votre famille," ce dont il n'a nul besoin et nulle envie ; mais uniquement pour lui rappeler ses devoirs, pour lui apprendre à vous demeurer fidèle, à être patiente et douce avec vous, à supporter vos défauts, à être une bonne mère de famille, bien dévouée, bien rangée, bien chrétienne. Voilà ce qu'il dit à votre femme quand elle vient se confesser ; voilà ce qu'elle rapporte du confessionnal à la maison. Au lieu de vous plaindre de votre Curé, vous devriez le remercier.

N'ai-je pas connu à Paris un banquier juif qui ne voulait avoir à son service que des domestiques catholiques, et bons catholiques ? Aux grandes fêtes, il leur rappelait, au besoin, la confession et la communion,

leur donnant toute liberté à cet égard. Pourquoi ? Etait-ce par dévotion, puisqu'il était juif? Quoique juif, il reconnaissait l'influence salutaire de la confession au point de vue de sa caisse. Vous, pourquoi ne la reconnaîtriez-vous pas de même, au point de vue de la paix de votre ménage, et de la bonne conduite de vos enfants ?

Non-seulement le prêtre, le confesseur n'est pas un danger pour les familles, mais il en est le grand bienfaiteur, au nom du bon DIEU qu'il représente. Combien de ménages désunis n'a-t-il pas rapprochés ! Combien de libertins, d'ivrognes et de coureurs qui faisaient la honte et le désespoir de leur femme et de leurs enfants, n'a-t-il pas réussi à transformer en honnêtes gens, en ouvriers laborieux, en bons pères de familles ! Combien de fois n'a-t-il pas retenu, sur la pente fatale du

désespoir, telle et telle malheureuse femme prête à se jeter à l'eau, ou à s'enfuir du toit conjugal, à cause des mauvais traitements ou de l'inconduite de son mari !

La confession et, par conséquent, le confesseur sont un incomparable bienfait de la Providence, et il faut avoir perdu le sens commun pour ne pas le comprendre.

Il faut également avoir perdu la tête pour s'imaginer que, dans les affaires de la conscience, on n'a pas besoin de prêtre pour savoir ce que l'on a à faire. En envoyant ses Apôtres, qui furent ses premiers prêtres, pour sauver le monde, le bon DIEU leur a dit : " *Allez,* " *prêchez l'Evangile à toute créature.* " *Enseignez tous les peuples, et apprenez-leur à observer mes lois.*" Or, pour tous et chacun, les affaires de la con-

science consistent à connaître et à observer les lois de DIEU ; en d'autres termes, à écouter l'Eglise, qui nous parle par les prêtres, et qui, par eux, nous dirige et nous soutient dans la voie du salut.

Cette triple sottise, qui court les rues, et qui voudrait nous éloigner de nos prêtres, est donc tout simplement un blasphème contre la confession et, pardessus le marché, une de ces absurdités qui ne vaudraient pas la peine d'être relevées, s'il n'y avait pas dans notre belle France tant de serins, toujours prêts à répéter tous les airs qu'on leur joue.

XII

Les Curés sont des hommes d'argent, des gens intéressés qui demandent toujours

Des hommes d'argent ? Dites donc des hommes sans argent ; et c'est pour cela qu'ils demandent toujours, non pour eux-mêmes, mais pour l'Eglise et pour les pauvres. Et c'est ce qui fait qu'ils ne sont pas intéressés, mais intéressants.

Des hommes d'argent ? Est-ce à cause de ces mines redevances qu'on appelle la casuel ? Mais rien de plus légitime que ce casuel : il est réglé d'un commun accord entre l'Eglise et l'Etat,

qui l'accordent à titre de supplément de traitement, de supplément indispensable ; le tarif en est réglé d'avance, et le Curé ne peut pas le modifier ; d'ailleurs, il se reduit à bien peu de chose, sauf certains frais de luxe, pour les grands mariages et les grands enterrements ; mais alors, il est parfaitement loisible de s'en passer. Et puis, remarquons le bien, une bonne partie de ce casuel est réservé à la *fabrique*, laquelle est chargée de l'entretien matériel et des réparations de l'église ; dans les grandes villes, l'entreprise des pompes funèbres absorbe la plus grande partie de ces dépenses irritantes.

Ajoutons bien vite qu'en beaucoup de paroisses rurales le chiffre du casuel est dérisoire, et qu'enfin *jamais* on n'y oblige les pauvres.

Et c'est pour cela que les prêtres

seraient des hommes d'argent ? Quelle injustice ! " Ils demandent toujours de l'argent," dit-on. Sans doute, puisqu'ils n'en ont pas, et qu'il leur en faut pour soulager les pauvres et soutenir les Œuvres paroissiales. Est-ce avec son misérable traitement de neuf cents ou neuf cent cinquante francs qu'un pauvre Curé peut faire efficacement ses charités ? Hélas ! il a tout juste de quoi ne pas mourir de faim. Voilà pourquoi il quête, il demande. Donne qui veut, et, chose curieuse ! ceux qui ne donnent jamais rien sont toujours les premiers à crier comme si on les écorchait. Au fond, tout cela n'est que la méchanceté, du parti pris contre le clergé : c'est un manque de foi, et surtout un manque de cœur.

En somme, et malgré des exceptions heureusement bien rares, les Curés sont partout les pères des malheureux,

leur principal, pour ne pas dire leur unique refuge. Quand un pauvre n'a plus de pain, à quel porte va-t-il frapper ? Instinctivement à celle du prêtre, parce qu'il sait que, là du moins, il lui sera fait bon accueil. Pauvre lui-même la plupart du temps, le prêtre ne peut pas toujours beaucoup donner ; mais peu ou beaucoup, il donne toujours de bon cœur.

Les impies ont beau dire et beau faire, c'est un fait reconnu que la charité est le plus bel apanage du clergé catholique. Que si vous n'êtes pas de cet avis tant pis pour vous.

XIII

Les Curés veulent rétablir la dîme

Voilà encore une de ces fameuses rengaines, avec lesquelles les sociétés secrètes font voter dans les élections, et dont les meneurs qui en parlent sont les premiers à rire dès que le tour est joué.

Répétons-le pour la centième fois : on appelait autrefois *dîme* (ou dixième), une redevance que les monastères et les seigneurs ecclésiastiques recevaient des fermiers à qui ils louaient leurs propriétés. C'était donc un impôt de dix pour cent, ou, si on n'aime mieux, le prix de location de la ferme, de la métairie qu'on se chargeait d'exploiter.

Sur ces terres-là on ne payait ni à l'Etat ni à personne aucun autre impôt ; et dans les mauvaises années, on payait ce qu'on pouvait, sans jamais craindre les huissiers ni les saisies. rien n'était doux et paternel comme ce régime, d'autant plus qu'au besoin l'on était assuré de la protection du puissant propriétaire.

Tout cela est changé, et le pauvre monde n'en est pas plus heureux. Au lieu de payer la dîme, c'est-à-dire dix pour cent, à un seigneur bon et miséricordieux par vocation, on paye aujourd'hui vingt, vingt-cinq pour cent, quelquefois même davantage, à un tout-puissant seigneur, qui s'appelle " l'Etat," et qui n'entend pas la plaisanterie. Si vous ne payez pas au jour et à l'heure dite, vous êtes saisi, vendu, expulsé, réduit à la misère, avec votre

femme et vos enfants. Telle est la loi, tel est le monde moderne.

Il n'en était pas ainsi autrefois, du temps de cette fameuse dîme, qui apparaît si noire aujourd'hui et si horrible, uniquement parce qu'elle avait un caractère religieux.

Quoi qu'il en soit, il est cent fois absurde de prétendre que les Curés songent " à rétablir la dîme." Ces choses-là sont si bêtes, qu'on ne sait en vérité que répondre. Il n'y a pas un seul Curé de France ou de Navarre à qui une pareille pensée soit jamais entrée dans la tête.

Et puis, quand ils le voudraient, comment le pourraient-ils ? Est-ce que ce sont par hasard les Curés qui règlent et qui votent le budget ?

Mais à quoi bon insister davantage ?

Cet épouvantail du rétablissement de la dîme si l'on ne vote pas avec ces sociétés secrètes, n'est qu'une machine électorale, aussi sotte que coupable. Personne n'y croit, excepté le pauvre peuple des électeurs-cornichons, dont nous parlions tout à l'heure.

Si vous y croyez, vous, mon pauvre ami, je vous plains ; vous n'êtes pas fort.

XIV

Les Curés sont les ennemis du progrès, de la liberté et de la société moderne

Les prêtres sont des gens pacifiques et raisonnables qui, à l'exemple de Celui dont ils sont les ministres, aiment

tout ce qui est bon, et repoussent tout ce qui est mauvais.

Dans ce qu'on est convenu d'appeler le progrès, la liberté, la société moderne, il y a du bon et il y a du mauvais, il y a du vrai et du faux. L'Eglise et les prêtres louent et aiment tout ce qu'il y a de bon, tout ce qu'il y a de vrai dans ce progrès, dans cette liberté, dans cette société moderne ; et tout ce qu'il y a, et tout ce qu'il peut y avoir là-dedans de faux et de mauvais, de dangereux pour les âmes, d'opposé à la loi de DIEU, ils le blâment, ils le repoussent hautement. Ont-ils tort ? N'est-ce pas là une affaire de simple bon sens ? N'est-ce pas pour eux un devoir, un devoir rigoureux et sacré ?

"Mais on ne s'accorde pas sur ce qu'il y a de bon ou de mauvais dans la société moderne."—Quels sont ceux qui

ne s'accordent pas ? Les catholiques ont un moyen bien simple d'y voir clair et par conséquent d'être d'accord : ils ont l'autorité de l'Eglise, laquelle est précisément chargée d'enseigner aux hommes ce qui est bien et ce qui est mal, ce qui est vrai et ce qui est faux, en quelque manière que ce soit. Et comme cette autorité est divine, et, par conséquent, infaillible, en l'écoutant et en suivant ses directions, nous ne pouvons pas nous tromper.

Donc, en cas de contestation, pour discerner la paille du bon grain, recourons à l'Eglise, laquelle nous parle par le Pape, par nos Evêques et par nos prêtres. Ecoutons ce que nous enseigne notre Curé, au nom de notre Evêque et du Pape : et laissons dire les révolutionnaires de toutes nuances, c'est-à-dire ceux qui, à un degré quel-

conque, se révoltent contre l'autorité de DIEU.

Ce que l'Eglise nous enseigne sur le vrai et sur le faux progrès, sur la vraie et sur la fausse liberté, c'est la vérité ; et cette vérité, il ne suffit pas de la connaître, il faut l'aimer et la mettre en pratique.

Les Curés ne sont donc en aucune manière les ennemis de ce qu'il peut y avoir de bien dans notre société et dans nos institutions modernes, pas plus qu'autrefois ils ne l'étaient par rapport aux anciens usages et aux lois d'une société qui n'est plus.

Mais en voilà assez sur un sujet qui touche à la politique, où les journaux et les bavards ont beau jeu à pêcher en eau trouble, et où ils ne mêlent le nom des Curés que pour soulever contre eux les passions populaires ; passions

d'autant plus terribles qu'elles sont plus aveugles, et que les ouvriers ainsi ameutés contre le clergé comprennent moins ce dont il est question.

C'est une chose bien coupable que d'abuser ainsi de la crédulité et de l'honnêteté du pauvre peuple, pour le détacher de ses meilleurs amis, qui sont les prêtres.

XV

Les prêtres sont des hommes comme les autres

Oui et non. Oui, en ce sens qu'ils ont comme les autres, deux pieds, deux bras, deux jambes et une tête, et qu'étant citoyens comme les autres, ils ont les mêmes droits, les mêmes privilèges

que les autres. Non, en ce sens qu'ils sont les ministres de DIEU ; ce que ne sont pas les autres.

En tant qu'il est homme, un père de famille n'est pas autre chose que ce que sont ses enfants : il est homme comme eux, et eux, ils sont hommes comme lui, ni plus ni moins. Mais en tant qu'il est père, il est beaucoup plus que ses enfants, lesquels ne sont pas du tout ce qu'il est. Et ce qu'il est, il l'est de par DIEU, qui est l'auteur de la famille et la source de l'autorité paternelle.

Ainsi en est-il du prêtre. Le même DIEU qui a institué la famille, a institué l'Eglise et le sacerdoce ; il a établi lui-même un sacrement, qui s'appelle le sacrement de l'Ordre, et a voulu que tous ceux qui recevraient ce sacrement participeraient plus ou moins à son au-

torité sur le monde. Ce sont ces hommes qu'on appelle des prêtres et, à un degré supérieur, les Evêques, dont le Pape est le chef.

Ces hommes, désormais consacrés à Dieu, ont pour mission, et cette mission leur vient de Dieu même, de le faire connaître aux autres hommes, de leur apprendre à observer ses lois, d'enseigner aux grands et aux petits la véritable Religion, ce qu'il faut croire, ce qu'il faut faire, ce qu'il faut éviter pour être ici-bas de vrais serviteurs de Dieu, et pour jouir éternellement dans le ciel du bonheur de Dieu même.

Ils ont pour mission d'offrir le grand sacrifice de la Religion, qui est la messe, et de présider au culte divin ; de pardonner les péchés à ceux qui s'en repentent, et qui les confessent sincèrement ; de sauver, de sanctifier leurs

frères en toutes circonstances, d'assister à la mort les pauvres mourants, et d'être ainsi comme les pères des chrétiens, leurs sauveurs, leurs consolateurs et, à la suite de leur divin Maître, des médiateurs entre DIEU et les hommes.

Est-ce que les autres hommes ont le pouvoir de faire tout cela ? Donc les prêtres, qui ont ce pouvoir, ne sont pas " des hommes comme les autres." Ils sont ce que ne sont pas les autres, les Envoyés de DIEU, les ministres de JÉSUS-CHRIST, les pères des âmes.

Ecoutez ce que dit du prêtre un de nos célèbres démocrates modernes, mort chrétiennement depuis, mais alors témoin plus qu'impartial :

" Il est, dans chaque paroisse, dit Lamartine, un homme qui n'a point de famille, mais qui est de la famille de tout le monde ; — qu'on appelle

comme témoin ou comme conseiller dans tous les actes solennels de la vie ; —sans lequel on ne peut ni naître ni mourrir ;—qui prend l'homme au sein de sa mère, et ne le laisse qu'à la tombe ; —qui bénit ou consacre le berceau, la couche nuptiale, le lit de mort et le cercueil ;—un homme que les petits enfants s'accoutument à aimer, à vénérer et à craindre :—que les inconnus même appellent *mon père* ;—aux pieds duquel les chrétiens vont répandre leurs aveux les plus intimes, leurs larmes les plus secrètes ; un homme qui est le consolateur par état de toutes les peines de l'âme et du corps ;—l'intermédiaire obligé de la richesse et de l'indigence ;—qui voit le pauvre et le riche frapper tour à tour à sa porte ; le riche pour verser l'aumône secrète, le pauvre pour la recevoir sans rougir ; —qui, n'étant d'aucun rang social,

tient également à toutes les classes inférieures par sa vie pauvre et souvent par l'humilité de sa naissance ; aux classes élevées par l'éducation, la science et la noblesse des sentiments que la Religion inspire et commande ; —un homme enfin qui sait tout, qui a le droit de tout dire, et dont la parole tombe de haut sur les intelligences et sur les cœurs, avec l'autorité d'une mission divine et l'empire d'une foi toute faite.

" Cet homme, c'est le *Curé.*"

Oh ! que nous devons donc respecter nos prêtres, leur autorité, leur divin caractère ! Nous leur devons, pour ainsi dire, le religieux respect et la soumission que nous devons à JÉSUS-CHRIST lui-même. Ne leur a-t-il pas dit de sa bouche sacrée, en la personne des Apôtres : *De même que mon Père m'a*

" *envoyé, moi je vous envoye. Celui*
" *qui vous écoute, m'écoute, et celui qui*
" *vous méprise, me méprise.*"

Tels sont nos prêtres.

Les impies, les protestants, les franmaçons, les mauvais sujets qui calomnient et outragent " les Curés " outragent et attaquent Jésus-Christ, qui est en ses prêtres et qui, par eux, continue à sauver les hommes. Aussi n'est-ce pas seulement une injustice et une grossièreté, comme nous l'avons dit ; c'est de plus un véritable blasphème.

Ne faisons pas comme ces malheureux-là. Tout au contraire, entourons nos prêtres de toutes sortes d'égards ; assistons-les, défendons-les, aimons-les. Un chrétien ne devrait jamais passer devant un prêtre sans le saluer religieusement ; ce n'est pas à l'homme,

c'est au prêtre, c'est à JÉSUS-CHRIST que se rapporte cette marque d'honneur, cet acte de foi.

XVI

Mais il y a de mauvais prêtres. Comment ceux-là peuvent-ils être les ministres de Dieu ?

Hélas ! oui ; il y a eu, il y a et il y aura toujours par-ci par-là quelques mauvais prêtres. Ce sont les héritiers de Judas.

DIEU merci ! il n'y en a pas beaucoup ; et au milieu de la masse des bons, des vrais prêtres, ils forment une imperceptible exception.

Quand un prêtre manque à ses de-

voirs, on le sait bien vite ; on le crie sur les toits ; toutes les trompettes du département s'en mêlent, et l'on en dit ordinairement dix fois, vingt fois plus qu'il n'y en a. Et pourtant c'est à peine si à de longs et rares intervalles on cite un ou deux de ces malheureux scandales.

C'est précisément là ce qui prouve qu'il y a peu et très peu de mauvais prêtres. Sur une belle étoffe blanche, la moindre tache saute aux yeux : dans les rangs du clergé catholique, si respectable et si pur, un seul prévaricateur offusque, indigne tout le monde. Les Evêques le condamnent et le chassent aussitôt du diocèse ; tout en le plaignant, ses confrères indignés le repoussent ; il en est de même de la multitude des fidèles ; et le mépris dont les méchants eux-mêmes poursuivent le coupable, est encore un hommage frap-

pant, bien qu'involontaire, rendu à la vertu de tous les autres.

Il ne sera pas inutile de remarquer ici, en passant, que les bons fidèles ne blâment pas le mauvais prêtre de la même manière que le font les méchants : les bons gémissent encore plus qu'ils ne s'indignent ; les méchants, les mauvais sujets, les journalists impies font mine de s'indigner, eux aussi, tandis qu'au fond ils sont enchantés de flairer un scandale. Ce n'est pas l'amour de la vertu outragée qui leur fait crier sus au mauvais prêtre ; encore moins le zèle d'une religion qu'ils n'ont pas ; ils voient là une occasion d'accuser tous les prêtres, et d'ameuter contre eux la multitude, en mettant sur le compte de tous ce qui est le fait d'un seul.

Qu'ils me permettent de leur rap-

peler, ces vertueux indignés, la réponse de Notre-Seigneur aux pharisiens qui lui avaient amené un jour une pauvre femme convaincue d'adultère. Le Fils de DIEU, qui voyait le fond de leurs cœurs, se contenta de leur dire : " *Que " celui d'entre vous qui est sans péché " lui jette la première pierre.*" Ils filèrent tous les uns après les autres, sans plus dire un mot.

Si, en face d'un pauvre prêtre, tombé dans le mal, on donnait la même règle à nos pharisiens de cabarets et d'ateliers, je crois qu'on n'aurait pas de peine à compter les innocents qui resteraient. Qu'ils se regardent un instant eux-mêmes, et ils s'apercevront peut-être qu'ils en ont fait, qu'ils en font tous les jours dix fois plus que le malheureux qu'ils lapident.

Quand je pense que, parmi les gens

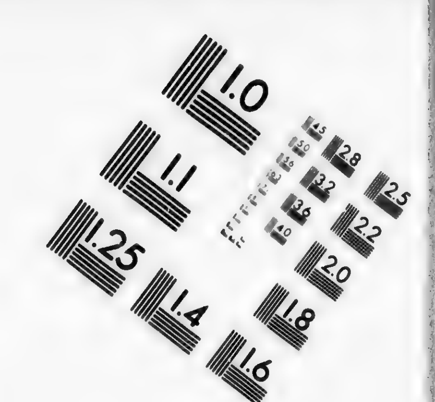
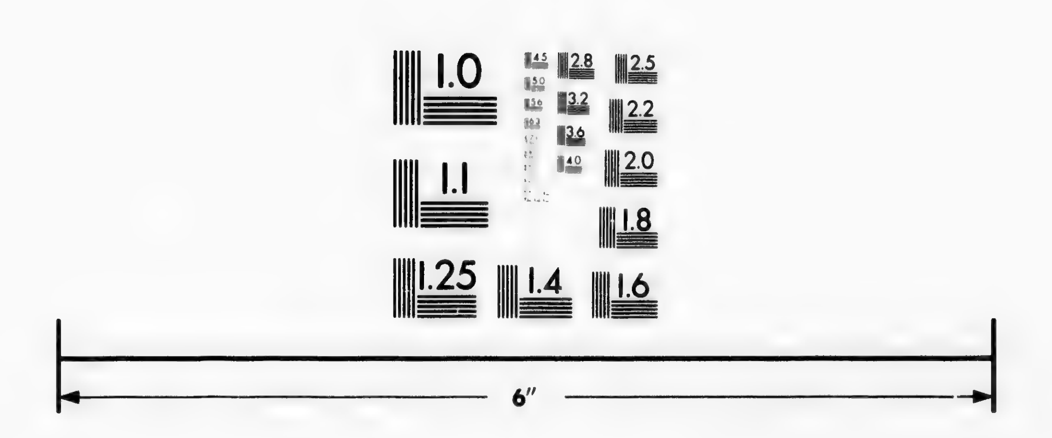


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





les plus ardents à manger du prêtre et à publier sur les toits le moindre scandale ecclésiastique apparaît aux premiers rangs un journaliste, un journaliste connu, qui entretenait à Paris, sept ménages ! Et ceci est absolument sûr : je le tiens d'un homme grave qui connaissait le vertueux personnage.

Un autre journaliste, également chef d'émeute contre le clergé, nuit et jour à la piste des scandales, se vantait naguère devant un homme de lettres qui me l'a répété, d'avoir, dans presque tous les quartiers de Paris, son pied à terre conjugal ; et il poussait le raffinement jusqu'à dicter, tantôt à l'une, tantôt à l'autre de ses misérables complices ses articles anti-cléricaux ?

Et tous deux étaient mariés et pères de familles !

O purs pharisiens du dix-neuvième siècle !

Ceci soit dit, non pour excuser le prêtre coupable, même repentant, mais pour constater une fois de plus la criante inconséquence et l'injustice des hommes dont nous parlons ici.

Néanmoins, tant qu'il n'est pas frappé par la sentence de son Evêque, le mauvais prêtre conserve son autorité religieuse, tout indigne qu'il en est. C'est comme un magistrat prévaricateur, qui continue à juger, et à juger légitimement, tant qu'il n'est pas révoqué par l'autorité supérieure. C'est comme un officier, traître à la patrie, qui continue à commander ses soldats, jusqu'au jour où il est privé de son commandement et puni de sa trahison.

Ce n'est point, en effet, parce qu'il est bon et vertueux, mais parce qu'il est prêtre, parce qu'il est curé, que le prêtre exerce son ministère dans sa paroisse, prêche, confesse, etc.

Et voilà comment il y a malheureusement quelques mauvais prêtres, et comment ils peuvent être des ministres de DIEU, tant qu'ils ne sont pas découverts et frappés d'interdits.

*
* *

La bêtise et la mauvaise foi combinées des " ennemis des Curés " ont mis en circulation quantité d'autres bourdes, tout aussi fortes que celle dont nous venons de parler ici. Ce sont des niaiseries si sottes, ou des ignorances si inconcevables, ou de si criants mensonges, qu'il n'est pas même nécessaire d'en faire mention. Je vous en laisse le soin, à vous braves et hon-

nêtes gens à qui s'adressent ces quelques mots. Faites en bonne justice, et ne permettez pas qu'on les soutienne devant vous.

Rappelez-vous qu'en insultant vos prêtres, c'est votre Religion qu'on insulte, votre Religion et votre Dieu. En cela, comme en tout, soyez chrétiens, et que Dieu vous bénisse !

EPILOGUE

" Coah !... Coah ! !... "

Un jour le spirituel et vénérable abbé C.... aumônier d'une des plus importantes prisons de Paris, marchait tranquillement dans une rue peu fréquentée du faubourg Saint-Antoine, récitant son bréviaire. C'était en été ; portes et fenêtres des petites boutiques tout était ouvert, et les ouvriers travaillaient au grand air.

Affectueusement salué par ceux qui le connaissaient, le bon abbé passa devant un petit atelier de tailleurs, dont la devanture ouverte à la hauteur des fenêtre du rez-de-chaussée laissait voir quatre ou cinq ouvriers, les jambes croisées sur leur établi, qui cousaient, piquaient, travaillaient avec une ardeur plus ou moins parisienne.

En apercevant le prêtre, l'un d'eux, sans doute le bel esprit de la bande, crut faire merveille en criant : " Coah ! coah ! "

L'abbé s'arrête, ferme son livre, le regarde, et lui dit, avec son accent fortement méridional, et incisif et si drôle : " Hé, mon bel ami !... Comme vous chantez bien ! Dites-moi : y a-t-il longtemps que vous êtes en cage ? "

" Bravo, bravo, M. le curé ? " s'écrièrent les autres en éclatant de rire.

Et, regardant le "bel oiseau," qui était tout attrapé: "Animal! lui dit l'un d'eux ; cela t'apprendra à crier après les prêtres."

Ce fameux "coah!" que connaissent si bien les échos de nos cabarets, est aussi fin, aussi spirituel, aussi délicat que l'aimable animal auquel il est emprunté. Il dénote une dose d'esprit peu commune, et un esprit du meilleur aloi.

J'ai connu dans le temps un gamin à qui, cependant, il n'a pas porté bonheur. C'était encore à Paris, mais cette fois dans un quartier des plus et des mieux fréquentés. Un prêtre passe. En le voyant, mon gamin fait aussitôt un pied-de-nez et ouvre son bec pour lâcher un "coah!"

Il n'avait pas fermé la bouche qu'une épouvantable claque lui fait voir trente

six chandelles, le fait pirouetter deux ou trois fois sur lui-même et manque de le renverser. Eperdu, il se frotte les yeux, et aperçoit, droit devant lui, un immense sergent de ville, qui l'empoigne et le mène au violon. Le jeune corbeau était en cage. Il y passa le reste de la journée, n'en sortit qu'après avoir reçu, du commissaire d'abord, puis de deux ou trois inspecteurs, le complément de sa recette du matin. Une véritable leçon de chant.

Il faut avouer que ce "coah !" manque de grâce. C'est un étrange choix qu'ont fait là, "les ennemis des Curés." Si le cri du corbeau a l'avantage de leur rappeler, chose peu utile, que les prêtres sont vêtus de noir, il a le grand désavantage de les identifier eux-mêmes avec une des plus sales, des plus sottes, des plus méchantes bêtes de la création. Le corbeau vit de charogne

et ces gens-là vivent de corruption, de plaisirs ignobles, d'insultes et de vilaines choses de toutes sortes. Si c'est à cause de cela que le cri du corbeau est devenu leur cri de ralliement, ce n'est pas flatteur pour eux.

En somme, c'est un ridicule et dangereux métier, pour ce monde et pour l'autre, que d'être

ENNEMIS DES CURÉS.

TABLE DES MATIERES

CE QU'ILS SONT

CE QU'ILS DISENT

AUX ENFANTS

L'ENFANT-JÉSUS

PAR

Mgr. DE SÉGUR



QUÉBEC
N. S. HARDY, LIBRAIRE-ÉDITEUR

1883

L'ENFANT-JÉSUS

I

La Sainte-Vierge et l'Annonciation

Le bon Dieu, en créant le monde, l'a fait pour son Fils unique, Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui devait se faire homme et descendre sur la terre au milieu des temps. Parmi toutes les créatures qui étaient ainsi destinées à former le grand royaume de son Fils, Dieu en fit une qu'il combla de grâces,

de bénédictions, de privilèges tout extraordinaires, afin qu'elle pût être la digne mère de ce Fils unique ; qui est vrai DIEU avec le Père et le Saint-Esprit. Cette créature, unique et incomparable, c'est la Sainte-Vierge MARIE, que ta bonne mère t'a fait connaître et chérir dès les premières années, mon cher petit enfant.

DIEU l'envoya au monde quarante siècles après la création d'Adam et d'Eve ; et il l'a fit naître de deux saints époux, déjà avancés en âge, appelés Joachim et Anne. Dès sa petite enfance, MARIE fut élevée dans le temple de Jérusalem par les femmes pieuses qui se dévouaient au service de DIEU, aux bonnes œuvres et à la prière. A l'âge de quatorze ou quinze ans, MARIE fut fiancée à un très-saint homme de sa famille, nommé Joseph ; et elle vint habiter dans la petite ville de Naza-

reth en Judée, sur les bords de la mer de Galilée.

La vierge MARIE, plus pure et plus douce que les Anges, passait toutes ses journées à prier et à travailler, dans l'humble solitude de cette maison de Nazareth. Elle ignorait les grands desseins que le bon DIEU avait sur elle ; et, en demandant chaque jour dans ses prières la grâce de voir, avant de mourir, le DIEU-Sauveur, le Christ promis et attendu dès le commencement du monde, elle aspirait au bonheur d'être la servante de la Vierge, qui, selon les antiques prophéties, devait l'enfanter.

Le 25 mars de l'année 4004, et de la première année de l'ère chrétienne, la Sainte-Vierge, plus recueillie que jamais dans la prière et embrasée d'un amour extraordinaire pour le bon DIEU s'était retirée dans une petite grotte.

(que l'on vénère encore à Nazareth), creusée dans la montagne au pied de laquelle s'élevait son humble demeure. Tout à coup une grande lumière brilla devant elle, et un Ange, revêtu d'une forme humaine, se présente à sa vue. C'était l'Archange Gabriel, un des sept grands Séraphins, qui, dans la gloire du ciel, se tiennent devant le trône du Seigneur. Il venait, de la part du Père, du Fils et du Saint-Esprit, annoncer à MARIE qu'elle était la créature choisie de toute éternité, pour recevoir du ciel et pour donner à la terre le Christ, c'est-à-dire, le Fils de DIEU se faisant homme.

S'inclinant profondément devant la Sainte-Vierge, l'Archange Gabriel, au nom du ciel tout entier, la salua en ces termes : " Je vous salue, ô pleine de
" grâce ! Le Seigneur est avec vous.
" Vous êtes bénie entre toutes les
" femmes."

L'humble MARIE, en voyant cet Ange et en entendant ce magnifique salut, fut toute troublée ; elle gardait le silence, se demandant à elle-même ce que cela voulait dire.... Gabriel reprit avec un religieux respect : " Ne " craignez point, ô MARIE ! car vous " avez trouvé grâce devant le Seigneur. " Vous allez concevoir et enfanter un " Fils, et vous l'appelerez JÉSUS. Il " sera très grand, et son nom sera le " *Fils du Très-Haut.* Le Seigneur DIEU " lui donnera l'héritage royal de David " son père, et il règnera éternellement " sur la race de Jacob, et son règne " n'aura point de fin."

MARIE et Joseph avaient fait vœu l'un et l'autre de rester toujours consacrés au service du Seigneur, comme le font encore maintenant les Religieux et les Religieuses ; et ils ne s'étaient mariés que pour s'aider l'un l'autre à

servir le bon DIEU avec plus de ferveur. Aussi la Sainte-Vierge demanda-t-elle à l'Ange comment elle pourrait avoir un fils, elle qui était la Vierge de DIEU. Gabriel lui répondit : " Le " Saint-Esprit va descendre en vous, " et c'est par la toute-puissance du Très-" Haut que s'accomplira ce grand mys-" tère. Et voilà pourquoi l'Etre-Saint " qui naîtra de vous sera le Fils de " DIEU. Rien n'est impossible au Sei-" gneur."

Alors MARIE, donnant son consentement libre à l'incarnation du Fils de DIEU en son chaste sein, dit à l'Ange Gabriel : " Je suis la servante du Sei-" gneur, qu'il me soit fait selon votre " parole ! " Et l'Ange disparut... Et DIEU le Fils *s'incarna* en MARIE, c'est-à-dire qu'il prit en cette Vierge très-parfaite un corps humain, un vrai corps de petit eufant, auquel il joignit une

âme semblable à nos âmes ; et à ce corps et à cette âme il unit sa divinité éternelle et infinie.

Et ainsi la Sainte-Vierge devint miraculeusement mère : mère du Fils unique de DIEU, vraie Mère de DIEU, Epouse du Père céleste, Mère du Fils, temple et chef-d'œuvre du Saint-Esprit.

O Sainte-Vierge, que vous êtes grande aux yeux de DIEU et aux yeux de l'univers ! Vous êtes la Reine du ciel et de la terre ! Le Créateur de l'univers repose en votre sein pour arriver jusqu'à nous. Priez pour moi, pauvre petit pêcheur, maintenant et à l'heure de ma mort. Ainsi soit-il.

II

L'Enfant-Jésus dans le sein de Marie

De même que les Anges et les chrétiens adorent Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST dans le saint ciboire de nos tabernacles, de même devons-nous l'adorer d'abord dans ce premier ciboire vivant qu'il s'est formé lui-même et qui est la Sainte-Vierge MARIE.

MARIE portait et renfermait en elle JÉSUS, DIEU fait homme. La petite maison de Nazareth fut ainsi la première église catholique, et MARIE en fut le premier ciboire, le premier tabernacle, le premier autel, mille fois plus saint que nos autels, nos tabernacles et nos ciboires d'or et de pierres

précieuses. C'était en effet un ciboire vivant pour le DIEU vivant ; c'était un tabernacle qui pouvait rendre et qui rendait à JÉSUS amour pour amour, un autel rempli du Saint-Esprit, vivant de la vie de DIEU, qui comprenait le prix infini du trésor qu'il portait. Là l'Enfant-JÉSUS, qui, dès le premier moment de son incarnation, avait la plénitude de sa raison et de sa volonté, trouvait en sa bienheureuse Mère un objet absolument digne de son amour, un cœur absolument pur, une âme absolument sainte, de telle sorte que, malgré sa sainteté infinie, JÉSUS ne voyait rien en MARIE qui pût lui faire la moindre peine. Au contraire, tout en elle le réjouissait, le consolait, et il se complaisait parfaitement dans ce chef-d'œuvre de sa grâce.

JÉSUS, qui demeure ainsi renfermé

neuf mois dans le sein de sa mère, la comblait nuit et jour de grâces nouvelles, dont aucune créature ne peut même avoir l'idée ; il augmentait à chaque instant en elle la foi, l'humilité et la douceur, le détachement de toutes les choses de la terre, la pureté du cœur, l'esprit d'obéissance et de soumission, la patience, la charité envers le prochain, le zèle du salut des âmes, la bonté, la miséricorde, et, par-dessus tout, l'ardent amour de DIEU, de DIEU devenu son fils.

Et la Sainte-Vierge, digne mère d'un tel fils, digne créature d'un si bon DIEU, correspondait parfaitement à chacune de ces grâces ; elle faisait tout ce qui dépendait d'elle pour aimer et servir son DIEU de tout son cœur, de toutes ses forces et de toute son âme. Les Anges la vénéraient comme leur Sou-

veraine, comme la mère de leur Roi ; et ils commençaient ainsi dans le ciel ce culte magnifique que l'Eglise a reçu d'eux et qu'elle rend à MARIE de siècle en siècle, de génération en génération ; qu'elle lui rendra jusqu'à la fin du monde sur la terre, et qu'elle continuera de lui rendre pendant toute l'éternité, à la plus grande gloire de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST.

C'est donc en vous, ô très-sainte Vierge, que je trouve et que j'adore mon cher Enfant-JÉSUS, qui est mon DIEU, mon grand Roi, mon doux Sauveur, et le Bien-Aimé de mon âme. Je ne suis qu'un pauvre enfant ; aidez-moi donc vous-même à l'adorer et à l'aimer comme il faut. Apprenez-moi à le bien prier, à l'aimer parfaitement, à le conserver toujours en mon cœur où il repose aussi par sa grâce : car

c'est le même Jésus, c'est votre fils qui a demeuré neuf mois dans votre chair très-pure, qui maintenant demeure, habite et vit en mon âme baptisée; et il veut la voir aussi belle que la vôtre, aussi pure, aussi innocente, aussi douce et aimante.

O Jésus, vivant en Marie, venez donc et vivez aussi dans mon pauvre petit cœur! remplissez-le de votre sainteté; communiquez-lui votre force, pour qu'il fasse toujours le bien et qu'il évite toujours le mal. Donnez-moi vos vertus solides et vraies, nécessaires pour sanctifier mon enfance... Faites-moi aimer tout ce qui est parfait comme vous l'aimez vous-même; faites moi comprendre de plus en plus le mystère de votre enfance... Régnez en moi, ô très-doux, très bon et très-saint Enfant-Jésus, régnez en moi et empêchez

le méchant démon de triompher de ma faiblesse ; régnez en moi pour la gloire de votre Père, pour mon bonheur et pour mon salut.

III

Saint Joseph, la Sainte-Vierge et l'Enfant-Jésus

Saint Joseph était destiné par la Providence à jouer un bien grand rôle dans le mystère de l'Incarnation du Fils de DIEU : il était destiné à être le gardien, le protecteur de la faiblesse et de la virginité de la Sainte-Vierge, et plus tard le père nourricier, le protecteur de JÉSUS, pendant tout le temps de son enfance et de sa jeunesse.

Le Père éternel le choisissait ainsi

pour son représentant, pour son vicaire, auprès de sa sainte Epouse, la Vierge MARIE, devenue mère de son Fils unique. Il le choisissait seul entre tous les hommes pour être le dépositaire de ce double trésor, dont aucune créature ne pourra jamais comprendre la valeur : JÉSUS et MARIE.

Et non-seulement saint Joseph gardait et protégeait JÉSUS et MARIE, mais au nom de DIEU le Père, il les dirigeait, il leur donnait des ordres, et tous deux lui étaient soumis. La très-sainte Vierge obéissait à Joseph comme une épouse parfaite obéit à son époux et à son chef; et JÉSUS, tout DIEU qu'il était, lui obéissait également avec une humble soumission, comme un fils obéit à son père. En saint Joseph, l'Enfant-JÉSUS ne voyait que son Père céleste, et l'obéissance qu'il portait à celui-ci

se confondait avec l'obéissance qu'il observait en toutes choses à l'égard de son père adoptif.

Mon cher enfant, il faut beaucoup vénérer et aimer saint Joseph. En le faisant, tu imiteras parfaitement ton Maître, l'Enfant-Jésus. Saint Joseph est un Saint qui, en un sens, n'a pas eu son pareil sur la terre : sa vocation a été cent fois supérieure à celle de tous les Patriarches, de tous les Prophètes, de tous les Apôtres, de tous les Saints. Au-dessus de lui, il n'y a que la Sainte-Vierge, vraie Mère du Dieu qui a daigné l'adopter pour père ici-bas.

Joseph, l'Enfant-Jésus et Marie représente sur la terre la très-sainte Trinité : Joseph représentait le Père qui lui avait départi ses droits sur son Fils ; Jésus non-seulement représen-

tait, mais était le Fils de DIEU lui-même, le Verbe éternel et infini ; la Sainte-Vierge représentait le Saint-Esprit, dont elle était le temple sans souillure.

Ce fut le bon DIEU lui-même qui, par le ministère de l'Ange Gabriel, apprit miraculeusement à saint Joseph le mystère de l'Incarnation opéré dans le seine de MARIE. Celle-ci, par humilité, n'en avait rien dit à personne, pas même à son très-saint époux. A partir de ce moment, Joseph ne cessa d'adorer JÉSUS encore caché dans le sein de sa mère. Il était auprès de MARIE comme un prêtre est auprès du tabernacle qui renferme le Saint-Sacrement ; et il s'unissait à la Sainte-Vierge et aux Anges pour rendre au Fils de DIEU fait homme toutes les adorations que méritait un si grand amour.

Il pourvoyait aussi aux besoins matériels de la Sainte-Vierge, en travaillant à la sueur de son front ; car, malgré qu'ils fussent tous deux descendants de la race royale de David, ils étaient pauvres. Oh ! qu'ils étaient riches en cette pauvreté, puisqu'ils possédaient le Roi du ciel et le Trésor du Paradis !

IV

Bethléem et la nuit de Noel

Vers la fin du mois de Décembre de cette même année, la Sainte-Vierge et saint Joseph furent obligés de se rendre de Nazareth à Bethléem, malgré la rigueur de l'hiver ; afin d'obéir à un édit de l'empereur Auguste, lequel avait ordonné un recensement général de

l'empire. Les Romains avait conquis la Judée comme tout le reste du monde et l'empereur désirait dans son orgueil savoir au juste le nombre de ses sujets. La petite ville de Bethléem, située près de Jérusalem, était le lieu où devaient se faire inscrire tous les membres encore existant de la famille de David. Plus de mille ans auparavant, David lui-même était né et avait vécu à Bethléem ; c'est là, que pendant de longues années, il avait gardé les troupeaux de son père : figure prophétique de JÉSUS, vrai Roi d'Israël, qui devait naître en ce même lieu pour y devenir le bon Pasteur de tous les enfants de DIEU et le Roi de l'Eglise.

Le 25 décembre, après plusieurs heures de marche, Joseph et MARIE arrivèrent à Bethléem ; mais comme ils étaient de pauvre apparence, on ne voulut les recevoir dans aucune hôtel-

lerie. Ils furent obligés de se réfugier dans une grotte, voisine de Bethléem, afin d'y trouver un abri pendant la nuit. Cette grotte était creusée dans le roc vif, elle servait d'étable aux pauvres animaux des environs ; il y avait au fond une auge de pierre, surmontée d'une crêche, c'est-à-dire d'un ratelier de bois destiné à porter le fourrage des bestiaux.

Saint Joseph, doux et humble de cœur, ne se plaignit point de cette dure nécessité, et installa de son mieux la Sainte-Vierge dans ce misérable asile. DIEU, qui se plaît à confondre l'orgueil des hommes et à tirer la grandeur du néant, avait choisi cette pauvre grotte pour être le premier palais de son Fils unique, lorsqu'il apparaîtrait au milieu des hommes.

Aux approches de minuit, la Sainte-

Vierge connut que l'heure était arrivée où elle allait enfanter son DIEU et son fils. Elle en avertit saint Joseph, et tous deux préparèrent un pauvre petit lit d'herbe et de paille dans l'auge de pierre, puis dans la crèche. Ils préparèrent aussi quelques langes qu'ils avaient apportés. Suivant les saintes traditions, la bienheureuse Vierge se revêtit alors d'une longue robe de laine blanche et d'un voile blanc, symbole de son innocence. Le blanc est en effet la couleur parfaite, la couleur de DIEU... Elle se sentit embrasée d'un amour extraordinaire, elle se mit à genoux, et les mains étendues vers le ciel, elle attendit le moment du Seigneur...

Au milieu d'une lumière ardente, elle vit bientôt apparaître son adorable Enfant devant ses yeux, comme suspendu en l'air, tout environné de flammes, et la regardant avec un doux

amour. Elle le prit dans ses mains très-pures, l'adora comme son Créateur, son Sauveur et son DIEU ; le baisa mille fois comme son fils bien-aimé ; puis elle le présenta à saint Joseph, qui n'osait approcher, se regardant indigne de lever les yeux sur le Verbe fait chair.... Enfin, MARIE enveloppa l'Enfant divin dans ses pauvres langes, et, aidée de Joseph, elle le déposa doucement sur la paille.

Dans le temple de Jérusalem, deux Séraphins d'or, d'une grandeur colossale, étaient représentés en adoration de chaque côté de l'arche d'alliance : ils figuraient MARIE et Joseph adorant l'Enfant-JÉSUS, dont l'humanité sainte est la véritable arche d'alliance et le centre de toute la Religion.

Unissons-nous, mon cher enfant, aux adorations, aux prières et à l'amour de

la Sainte-Vierge et de saint Joseph, lorsque nous nous trouvons dans nos églises au pied du Saint-Sacrement. L'Enfant-JÉSUS est là présent comme il l'était jadis dans la grotte de Bethléem, et, du fond du tabernacle, il nous bénit, il nous regarde, il nous aime, comme il bénissait, regardait et aimait au jour de Noël, sa bienheureuse Mère et Joseph son père adoptif.

V

Les Bergers et l'Enfant-Jésus

Pendant cette nuit sacrée, plusieurs bergers veillaient dans la campagne de Bethléem, gardant leurs troupeaux, comme le faisait jadis le jeune David. La tradition nous apprend qu'il y en

avait trois : un vieillard, son fils et son petit fils.

Tout à coup l'Ange du Seigneur (sans doute l'Ange Gabriel, qui est l'Ange de la Sainte-Vierge et de l'Enfant-JÉSUS) apparut devant eux, et ils furent enveloppés dans une lumière éclatante, et ils eurent grand' peur. Cette lumière figurait JÉSUS-CHRIST, qui est la vraie lumière des âmes, et aussi la foi, qui est la connaissance de JÉSUS-CHRIST. Et l'Ange leur dit d'une voix toute céleste : " N'ayez pas peur, car je viens " vous annoncer un grand sujet de joie " pour vous et pour tous les hommes : " aujourd'hui même, le Sauveur vient " de naître dans la cité de David ; " c'est le CHRIST, le Seigneur. Voici " à quel signe vous le reconnaîtrez : " vous le trouverez petit enfant, enve-

" loppé de langes, et couché dans une " pauvre crèche."

Et aussitôt une multitude d'esprits célestes, se joignant à l'Ange, firent retentir les airs des louanges de DIEU, et entonnèrent ce cantique, que l'Eglise répète tous les jours à la messe : " *Glo-* " *ria in excelsis* DEO. Gloire à DIEU " dans le ciel, et sur la terre paix aux " hommes de bonne volonté." Puis les Anges disparurent et rentrèrent dans les cieux.

Les bergers, remplis d'admiration et de joie, se levèrent aussitôt, se disant l'un à l'autre : " Hâtons-nous, et allons à Bethléem, et voyons les merveilles que le Seigneur vient de nous annoncer !" Et ils accoururent à la grotte de David, et ils trouvèrent MARIE et Joseph, et l'Enfant-JÉSUS dans sa crèche... Ils se prosternèrent devant lui, pleins

de foi et de bonne volonté. Ils l'adorèrent comme leur Sauveur, comme le Rédempteur du monde, comme le Christ Seigneur, comme le Fils de DIEU fait homme ; et leur foi leur fit découvrir, sous les humbles apparences de ce pauvre petit nouveau-né, le DIEU vivant, Créateur et Seigneur de toutes choses, régnant avec le Père et le Saint-Esprit dans tous les siècles des siècles.

Il en est ainsi de nous, fidèles enfant de l'Eglise, lorsque dociles aux enseignements de nos prêtres qui sont les Anges, c'est-à-dire les *envoyés de* DIEU, nous allons à JÉSUS, présent et caché au Saint-Sacrement de l'autel. Sous l'humble apparence du Sacrement, notre foi découvre et adore l'Enfant-JÉSUS, vrai DIEU et vrai homme. Les bergers de Bethléem n'apercevaient qu'un petit enfant, et ils adoraient le

Fils de DIEU en cet enfant ; et ils avaient bien raison : nous autres, héritiers de leur foi et éclairés comme eux de la lumière céleste, nous n'apercevons dans l'Eucharistie qu'une petite hostie, que l'apparence du pain, et nous adorons JÉSUS dans son Sacrement ; et nous avons bien raison, car il est là tout entier présent, tel qu'il règne dans les cieux, et tel que nous le verrons un jour au Paradis.

Oh ! que l'Enfant-JÉSUS a béni de bon cœur ces bons bergers, ces chers pauvres qu'il appelait ainsi les premiers à l'honneur de le voir et au bonheur de le connaître ! Comme la Sainte-Vierge le leur a donné avec joie, pour qu'ils pussent baiser tout à leur aise ces petites mains, ces petits pieds qui devaient un jour être crucifiés pour nous ! Heureux bergers de la crèche, priez

pour nous dans le ciel, afin qu'après avoir, comme vous, reconnu, aimé et suivi JÉSUS dans ses anéantissements sur la terre, nous le voyions et adorions avec vous dans la lumière éternelle, où il se montre sans voile à tous ses Saints !

VI

Les Mages et l'Enfant-Jésus

Le bon JÉSUS, qui est le Sauveur de tous les hommes, aime d'un égal amour les petits et les grands, les pauvres et les riches. Il appela d'abord les pauvres et les petits, parce que ceux-ci étaient plus abandonnés, et avaient encore plus besoin que les autres des consolations de la foi ; mais aussitôt après le

voici qui du fond de sa crèche fait un second miracle pour appeler à lui les savants et les grands de ce monde.

La lumière céleste, qui avait enveloppé les bergers durant la nuit de Noël, figurait la foi, la lumière du ciel, qui amène les hommes aux pieds de JÉSUS-CHRIST.

Une étoile miraculeuse, d'une grandeur et d'une splendeur extraordinaire, qui, elle aussi, était une figure de la foi, apparut en même temps très-loin de là à trois riches et savants personnages qu'on appelait des *Mages*. Ils règnaient en qualité de princes sur une partie de la Chaldée ou de l'Arabie. C'étaient des hommes religieux, droits et sincères, non moins bien disposés que les bergers de Bethléem. Mais ils étaient riches ; et les riches, même les bons riches, ont toujours beaucoup de

chemin à faire pour arriver à JÉSUS-CHRIST. Les bergers, au contraire, étaient pauvres ; ils n'avaient pas les embarras de l'opulence et des grandeurs ; et libres de cet attirail, ils purent aller de suite à leur Sauveur.

Comme les bergers, les Rois-Mages répondirent à l'appel céleste : l'étoile miraculeuse leur fit connaître que le moment prédit par les anciennes traditions du genre humain était enfin arrivé, et que le Christ, Roi et Sauveur du monde, était né.

Dociles à la voix du ciel, ils se mirent bientôt en marche, bien assurés que le bon DIEU ne les tromperait pas, et que l'étoile les conduirait au Messie nouveau-né. En effet, l'étoile céleste, dirigée par les Anges, avança devant eux, leur montrant le chemin ; semblable à la lumière de la vraie foi, qui

nous conduit, à travers les obscurités de ce monde, dans la vraie voie du ciel, dans le bon chemin qui mène à Jésus-Christ.

Les Mages avaient avec eux de nombreux serviteurs, et ils emportaient pour le Christ-Roi de beaux présents, entre autres de la poudre d'or, des grains d'encens et de la myrrhe.

Toujours conduits par l'étoile, les Mages arrivèrent à Jérusalem. Et ils se présentèrent devant le roi des Juifs, qui s'appelait Hérode. Cet Hérode, tributaire de l'empereur romain, était un très-méchant homme, ambitieux, hypocrite, très-cruel, et qui voulait avant tout rester le maître. Les bons Mages, qui ne savaient pas cela, allèrent le trouver, et lui demandèrent tout simplement ! " Où est le Roi des " Juifs, qui vient de naître ? Du fond

" de l'Orient, nous avons vu son étoile,
" et nous sommes venus pour l'adorer."

A cette nouvelle, Hérode fut très-troublé, et avec lui toute sa cour. Il dissimula cependant ses craintes et sa colère ; et après avoir consulté les prêtres juifs et les Docteurs de la Loi, il dit aux Mages ! " C'est à Bethléem,
" en la tribu de Juda, que doit naître
" le Christ, Roi d'Israël, suivant les
" anciennes prophéties. Allez donc à
" Bethléem ; adorez ce Roi nouveau-
" né; et quand vous l'aurez trouvé,
" venez aussitôt me le dire, afin que
" moi aussi j'aille lui rendre mes hom-
" mages." Le traître ne disait pas cela de bon cœur : il voulait, sans se donner la peine de le chercher, se défaire à coup sûr de celui qu'il regardait comme un dangereux rival.

Quant aux excellents Rois-Mages,

ils y allaient plus simplement ; ils ne cherchaient, ne voulaient que JÉSUS-CHRIST : aussi le trouvèrent-ils sans peine ; et l'étoile sacrée brilla de nouveau au-dessus de leurs têtes, plus splendide à mesure qu'elle se rapprochait de Celui qui est la Lumière du monde. Elle conduisit les Mages jusqu'à Bethléem, s'arrêta au-dessus de la grotte, et les Mages, ravis de joie, trouvèrent l'Enfant-JÉSUS avec MARIE et Joseph ; et se prosternant, ils l'adorèrent. . . .

Ils l'adorèrent comme leur DIEU, comme leur Roi et comme leur Sauveur : à l'Enfant-JÉSUS DIEU, ils offrirent l'encens, symbole de la prière ; à l'Enfant-JÉSUS Roi, ils offrirent l'or, symbole de la royauté ; à l'Enfant-JÉSUS Sauveur et Victime, ils offrirent la myrrhe, plante précieuse qui servait

à embaumer les morts, et dont l'amertume figurait toutes les souffrances du mystère de la Rédemption.

La Sainte-Vierge accepta ces présents au nom de son Fils. La Sainte-Famille en vécut pendant quelques temps, et les partagea avec les bergers et les pauvres.

Les Mages restèrent quelque temps à Bethléem. Ils ne pouvaient se lasser de voir et d'adorer le Sauveur : la Sainte-Vierge et saint Joseph les instruisaient, comme maintenant encore les prêtres instruisent les fidèles ; et l'Enfant-JÉSUS les bénissait. Il leur envoya un de ses Anges, qui leur dit, pendant leur sommeil, de ne point retourner à Jérusalem, et de laisser là le méchant Hérode.

Ils s'en retournèrent donc dans leur

pays par un autre chemin, et Hérode les attendi vainement.

JÉSUS est le Roi des Rois, le Docteur des savants, et le Maître de la terre aussi bien que du ciel ! Tout est à lui, ici-bas, comme là haut, parce qu'il est le Seigneur. Tous les rois doivent lui obéir, doivent l'adorer, s'humilier devant lui, dépendre de lui en toutes choses ; et ceux qui ne font pas cela, sont mauvais rois et n'iront pas en Paradis. Tous les savants doivent le prendre pour leur Maître, et préférer toujours son enseignement à leurs propres découvertes ; lui seul, en effet, est infaillible, c'est-à-dire ne peut pas se tromper, tandis que tous les hommes peuvent se tromper et se trompent très souvent. Quiconque dit le contraire de ce que dit JÉSUS, se trompe. Enfin tous les riches, tous les puissants de la

terre doivent se rappeler sans cesse que JÉSUS est le souverain Maître de leurs richesses, l'auteur de toute leur puissance, et qu'il leur en demandera un compte rigoureux au jour de leur mort. Il condamnera au feu éternel de l'enfer les mauvais riches, comme les savants orgueilleux et incrédules, comme les mauvais princes.

O petit JÉSUS que vous êtes grand ! La Sainte-Vierge vous tient en ses mains ; et vous êtes plus grand que le monde, plus puissant que tous les rois, plus sage que tous les docteurs ! Vous n'avez rien ; et cependant vous êtes plus riche que tous les riches. Faites-moi bien comprendre l'honneur que j'ai d'être votre petit serviteur : s'abaisser devant vous, c'est s'élever jusqu'aux cieux ; tout vous donner, c'est laisser ce qui n'est rien pour acquérir en échange le bon DIEU

et la vie éternelle; vous servir, ô JÉSUS, c'est règner.

VII

L'Enfant-Jésus présenté au Temple

Huit jours après sa naissance, l'Enfant-DIEU, à la cérémonie religieuse de la circoncision ordonnée par la loi de Moïse, reçut de la Sainte-Vierge et de saint Joseph le nom mystérieux de JÉSUS. *Jésus,* en hébreu, signifie *Sauveur. Christ,* signifie le *Sacré,* le *Roi,* le *Souverain-Prêtre.* Notre Seigneur est en effet tout cela pour nous : il est le Souverain-Prêtre de DIEU au milieu de ses créatures, le Roi suprême des hommes et des Anges, le Saint de DIEU, e Saint par excellence, consacré par

le Saint-Esprit, qui repose tout entier en lui. Que la Sainte-Vierge était donc heureuse d'être la mère d'un tel fils !

Elle savait, et saint Joseph le savait aussi, que le fils de DIEU, en se faisant homme, voulait ne se distinguer en rien des autres hommes, et que, pour leur donner dès sa naissance les leçons et les exemples des vertus véritables, il voulait obéir en toutes choses à la loi de Moïse. Cette loi, c'était lui-même qui, sur le mont Sinaï, l'avait jadis dictée à Moïse, son très-saint serviteur ; et néanmoins, il s'y soumettait humblement, comme le dernier des enfants. Après cela, qui refusera d'obéir ?

Or, la loi ordonnait que quarante jours après leur naissance, les enfants premiers-nés fussent portés au Temple, par leurs mères, afin d'être présentés

et consacrés au Seigneur. La Sainte-Vierge et saint Joseph portèrent donc l'Enfant-JÉSUS au Temple de Jérusalem ; et, pendant que le prêtre offrait, sans le connaître, le Fils de DIEU au Père céleste, un saint vieillard nommé Siméon s'approcha de l'Enfant ; et, tout rempli du Saint-Esprit, qui lui avait révélé qu'il verrait avant de mourir le Christ-Sauveur. Siméon réconnut JÉSUS pour le Fils de DIEU, le prit dans ses bras, l'adora de tout son cœur, et s'écria dans le transport de sa joie et de sa reconnaissance : " O Seigneur, " maintenant votre serviteur peut " mourir en paix ; car, selon votre pro-" messe, mes yeux ont vu le Sauveur, " que vous avez envoyé pour racheter " tous les hommes ; le Sauveur qui est " la lumière du monde et la gloire " d'Israël votre peuple." La Sainte-Vierge et saint Joseph admiraient ces

merveilles ; et MARIE conservait et méditait en son cœur tout ce qu'elle voyait et entendait au sujet de son enfant.

Siméon, qui ne connaissait ni MARIE ni Joseph, les bénit en leur remettant l'Enfant-JÉSUS ; et ils revinrent à Bethléem, attendant que le Seigneur leur manifestât sa volonté pour retourner à Nazareth. Mais auparavant, le pauvre petit JÉSUS devait beaucoup pleurer et beaucoup souffrir ; la persécution, le sang, les larmes et le martyre devaient envelopper sa naissance, comme plus tard ils devaient accompagner sa mort. Notre Seigneur, en effet, n'est pas seulement DIEU ; il n'est pas seulement homme ; il est de plus victime, victime de tous les péchés du monde, victime volontaire et très innocente ; et comme victime, le Fils de DIEU doit

souffrir, doit pleurer, doit être frappé de DIEU et des hommes...... Ce fut l'impie Hérode qui se chargea le premier de persécuter JÉSUS. Notre-Seigneur n'a pas d'ennemis plus acharnés que les mauvais rois.

VIII

L'Enfant-Jésus et les saints Innocents

Ce méchant roi attendait les Mages de jour en jour. Ne les voyant pas venir, et comprenant qu'il ne pouvait plus compter sur eux pour savoir au juste quel était le petit enfant que l'étoile miraculeuse avait signalé à leur adoration, et, par suite, à sa fureur, il prit le parti de ne pas tarder davantage, et de massacrer tous les enfants

de Bethléem et des environs, qui n'avaient pas atteint deux ans. Le petit Roi nouveau-né serait infailliblement tué avec les autres.

Hérode fit donc cerner Bethléem par une grande troupe de soldats, qui entrèrent dans toutes les maisons, égorgeant sans pitié tous les pauvres petits enfants, tant des riches que des pauvres ; de telle sorte qu'après cette horrible boucherie, il ne resta plus un seul petit enfant dans la ville ; et on n'entendait que des cris de désespoir ; les malheureuses mères, qui avaient ainsi perdu leurs petits bien-aimés, maudissaient le tyran et s'arrachaient les cheveux. Hélas ! leur malheur était peut-être une punition de la dureté avec laquelle les Bethléémites avaient accueilli quelque temps auparavant le bienheureux Joseph et la très-sainte Vierge, le 25 décembre.

Le seul enfant qu'Hérode voulait faire périr fut le seul qui échappa à sa rage. La nuit précédente, un Ange avait été envoyé à saint Joseph ! " Lève-toi, lui avait dit l'Envoyé du " ciel ; prends l'Enfant et sa mère, " quite Bethléem ; fuis en Egypte, et " restes-y jusqu'au jour où je viendrai " t'avertir. Les méchants en veulent " à la vie de l'Enfant." Aussitôt, toujours obéissant et fidèle, saint Joseph s'était levé, avait pris avec lui la Vierge Marie et l'Enfant-JÉSUS, les avait placés tous deux sur un âne, ainsi que le rapportent les vieilles traditions, et se laissant conduire par la Providence du Père qui règne dans les cieux, il s'était enfui de Bethléem, bien avant que les soldats d'Hérode n'eussent commencé le massacre des petits *Innocents*.

C'est le nom que l'Eglise a donné à ces premiers et innocents martys de

JÉSUS. *Martyr* veut dire *témoin !* les Innocents de Bethléem, égorgés à cause de JÉSUS, pour JÉSUS, à la place de JÉSUS, et, selon le désir d'Hérode, avec JÉSUS, furent les premiers témoins de la royauté de JÉSUS-CHRIST sur la terre. Ils furent baptisés dans leur propre sang. Ce sang innocent fut versé par un roi qui ne voulait pas que JÉSUS fût Roi, comme plus tard le sang des autres martyrs devait être répandu par des princes scélérats qui ne voulait pas non plus que Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST règnât sur le monde.

Salut, premières fleurs du martyre, sains Innocents, petits témoins de l'Enfant-JÉSUS, roses à peine entr'ouvertes et teintes déjà d'une pourpre glorieuse ! Chers petits enfants de Bethléem, patrons et protecteurs des enfants chrétiens, priez pour nous, afin que, dès

notre enfance, nous rendions, comme vous, témoignage à notre Sauveur par une vie toute innocente et toute bonne, et par un grand amour de l'Enfant-Jésus, de la Sainte-Vierge et de l'Eglise.

La Sainte-Famille demeura en Egypte pendant près de trois ans; et l'Ange de Dieu ayant été de nouveau envoyé à saint Joseph, celui-ci reprit avec Marie et Jésus le chemin de la Judée; mais, craignant encore pour le précieux dépôt confié à sa charge, il préféra s'éloigner de Jérusalem, et alla se fixer, avec l'Enfant et sa Mère, à Nazareth, en Galilée, là où avait eu lieu le mystère de l'Incarnation.

IX

L'Enfant-Jésus à Nazareth

On vénère encore aujourd'hui, dans la basilique de Notre-Dame de Lorette, en Italie, les murailles de l'humble demeure qui servit d'asile à l'Enfant-DIEU, à la Sainte-Vierge et à saint Joseph depuis leur retour d'Egypte. Cette relique précieuse, transportée miraculeusement par les Anges, lorsque les Turcs devinrent maître absolus de la Palestine, s'était conservée à Nazareth, et les pèlerins n'avaient cessé d'en vénérer les pierres et de les couvrir de leurs baisers. Ce fut-là, en effet, dans cette pauvre petite maison, que l'Enfant-JÉSUS grandissait, et se

préparait, dans l'obscurité et dans le silence, à prêcher la nouvelle du salut, et à mourir pour nous racheter. L'Evangile ne dit de son enfance qu'une seule chose, qui résume tout ! " Il re-" vint à Nazareth avec Joseph et MARIE " *et il leur était soumis.*"

L'obéissance, l'obéissance parfaite, constante, universelle : telle était la grande occupation de l'Enfant-JÉSUS dans la sainte maison de Nazareth. Il faisait ce que l'on disait, et il réparait, par cette humble et douce soumission, la révolte qui se trouve au fond de tout péché. Qu'est-ce en effet, qu'un péché, sinon une révolte contre la volonté du bon DIEU ? Tu n'en commettras plus jamais, n'est-ce pas, mon enfant ?

L'Enfant-JÉSUS à Nazareth apprend à tous les enfants chrétiens, ses petits disciples, ce qu'ils doivent faire pour

être dignes de lui : ils doivent avant tout obéir au bon DIEU dont la volonté leur est manisfestée par les ordres de leur père et mère ; ils doivent prier, travailler, savoir se taire ; ils doivent être la joie de leur famille, la consolation de leurs parents ; ils doivent se préparer par une sainte enfance à toute une sainte vie, et devenir des Enfants-JÉSUS, tout semblables à leur divin modèle, le très-saint, très-bon et très-doux Fils de MARIE.

X

L'Enfant-Jésus vrai Dieu vivant

Mon petit enfant, transportons-nous en esprit dans la sainte maison de Nazareth, ou bien encore dans la grotte

de Bethléem ; et là, avec les bons bergers si tu es pauvre, avec les Rois-Mages si tu es riche, prosternons-nous aux pieds de l'Enfant-Jésus, que nous présente la Sainte-Vierge sa Mère....

Vois-tu cette douce et gracieuse petite tête inclinée vers toi ? Vois-tu ces yeux de ton Sauveur qui t'appellent, en attendant que ses petites lèvres puissent bégayer ton nom ? Vois-tu sa bonté, son sourire, ses petites mains qui s'ouvrent pour te bénir ? Et souviens-toi que ce pauvre petit enfant, qui paraît n'être rien, est le grand Dieu éternel, tout puissant, infini, qui a créé et qui soutient le ciel et la terre, qui te crée et te fait toi-même, sans lequel le monde n'existerait pas, et pour lequel existe tout ce qui existe !

Ce petit enfant est, avec le Père et le Saint-Esprit, le seul Dieu vivant et

véritable : et ceux qui ne le connaissent pas, ne connaissent pas le vrai DIEU, le seul vrai DIEU ; les dieux qu'ils adorent, dans leurs fausses religions, ne sont pas le DIEU vivant ; ce sont des chimères, des inventions de leur imagination ; ou bien, s'ils sont de bonne foi dans leur erreur, le DIEU qu'ils adorent sans bien connaître et sans savoir son vrai nom, le DIEU de la Crèche, c'est JÉSUS, c'est le saint Enfant-JÉSUS, le DIEU de ton cœur.

L'Enfant-JÉSUS est le centre de toutes les œuvres du bon DIEU ? tout vient de lui, et tout doit retourner à lui ; comme dans un cercle, tous les rayons partent du centre, et de la circonférence reviennent à ce même centre. Les Anges et les hommes, les animaux, les plantes, la terre, les eaux, l'air, la lumière, les astres, toutes les

créatures appartiennent à JÉSUS, à ce petit enfant ; il est leur DIEU et leur Créateur ; il est leur Seigneur et leur seul vrai maître ; et nous commettons un grand crime, quand nous nous servons de créatures contre lui.

L'Enfant-JÉSUS, c'est le Fils de DIEU fait homme ; c'est la seconde personne de la Sainte-Trinité, égale en toutes choses au Saint-Esprit et au Père ; c'est DIEU revêtu d'une âme et d'un corps, et apparaissant ainsi au milieu de nous, s'abaissant jusqu'à nous, afin que nous l'aimions davantage et que nous puissions mieux le connaître ; c'est le bon DIEU, vraiment bon et très-bon et infiniment bon, qui vient prendre une vie semblable à la nôtre, pour nous communiquer, par sa grâce, une vie très-sainte, une vie divine, une vie éternelle, semblable à la sienne.

En JÉSUS, il y a deux natures et une

seule personne. Ecoute bien ceci ; car, pour un enfant, c'est un peu difficile à comprendre. Il y a en Jésus *deux natures et une seule personne;* c'est-à-dire il y a la Divinité et l'humanité, toutes deux *distinctes*, mais *unies* en une seule personne qui est Jésus, vrai Dieu et vrai homme, vrai Fils de Dieu, et vrai fils de la Sainte-Vierge ; Jésus la personne du Fils unique de Dieu.

En Jésus, l'âme et le corps ne font pas une personne distincte de la personne du Fils de Dieu ; le Fils de Dieu s'unit simplement cette âme et ce corps, qui deviennent sa vraie âme et son vrai corps, mais qui ne font pas de lui deux personnes. Et c'est parce qu'il n'y a en Jésus que la seule personne divine du Fils de Dieu, que la Sainte-Vierge, vraie mère de cette personne divine, est la vraie Mère de Dieu.—La

même chose, du reste, se passe en toi, en moi, en chacun de nous vis-à-vis de nos mères : il y a en toi, en effet, deux natures et une seule personne ; il y a en toi l'âme et le corps, deux natures distinctes, la nature spirituelle et la nature corporelle, unie en une seule personne qui est toi. Ta mère est la mère de cette personne, elle est donc la vraie mère, et cependant elle ne t'a donné que ton corps. De même, la Sainte-Vierge est la Mère de Jésus-Dieu, bien qu'elle n'ait donné à Jésus-Christ que son humanité.

Il faut *adorer* l'humanité de l'Enfant-Jésus, parce que, unie à sa divinité, elle ne forme qu'un seul et indivisible Jésus, qui est Dieu, Dieu adorable. La divinité pénètre tellement l'âme et le corps de Jésus-Christ, qu'elle ne fait plus qu'un avec eux, et que rien ne peut les séparer.

Il y aurait bien d'autres magnifiques choses à te dire, cher petit enfant, sur ce grand mystère de la divinité de l'Enfant-Jésus, sur son humanité sainte et sur les rapports secrets qui existent entre cette humanité et nous ; mais tu ne pourrais pas comprendre cela maintenant. Contente-toi d'adorer profondément, et d'aimer de tout ton cœur l'Enfant-Jésus, ton Seigneur et ton Dieu.

Il y a des méchantes gens qui ne l'adorent pas, qui ne l'aiment pas, et qui vont même jusqu'à blasphémer son nom et se moquer de lui : prie pour eux, car ils sont bien à plaindre ; ils ne savent pas qu'en repoussant l'Enfant-Jésus, ils repoussent leur unique Seigneur, le meilleur des Maîtres, et le vrai Dieu qui règne dans l'éternité.

XI

L'Enfant-Jésus Adorateur

L'Enfant-Jésus est donc le DIEU unique, le Dieu tout-puissant et éternel qu'il faut adorer : oui certes, et quiconques ne l'adore pas, est un démon et un réprouvé. Et cependant, comme il est vraiment homme en même temps qu'il est vraiment DIEU ; comme il a une âme tout à fait semblable à la nôtre, l'Enfant-JÉSUS adore à son tour DIEU son Père, et lui rend d'incomparables hommages au nom de la création tout entière.

Comprends bien ceci, mon enfant : c'est tout le secret de la religion chrétienne : JÉSUS est l'Adorateur parfait

de DIEU ; et pour bien adorer DIEU, tu dois t'unir à ton JÉSUS, et adorer le bon DIEU avec lui, comme lui, par lui et en lui. Personne ne peut arriver au cœur du bon DIEU que par JÉSUS-CHRIST, ainsi qu'il l'a déclaré lui-même dans son Evangile ; " Personne ne peut " arriver au Père que par moi."

La Religion est le lien qui unit DIEU à l'homme et l'homme à DIEU ; et Notre Seigneur JÉSUS-CHRIST, DIEU homme, fait descendre DIEU jusqu'à l'homme pour élever l'homme jusqu'à DIEU. Voilà pourquoi il adore DIEU, à la tête de tous les chrétiens, de tous les hommes, afin que la grâce de DIEU descende par lui sur tous les hommes, et que les adorations, les prières de tous les hommes aient la force d'arriver par lui jusqu'à la majesté de DIEU. Comprends-tu bien cela ? L'Enfant-

JÉSUS est comme la porte du ciel, par où passe le bon DIEU pour descendre au milieu de nous, et par où nous passons pour aller au ciel et posséder éternellement le bon DIEU.

Nous devons donc prier et adorer DIEU avec JÉSUS Adorateur. Nous devons aussi prier comme JÉSUS Adorateur, et adorer *comme* JÉSUS Adorateur, c'est-à-dire avec un très-grand respect de la majesté de DIEU, avec un très-grand amour de sa bonté infinie, avec une soumission très parfaite à toutes ses volontés, avec une grande joie, avec une grande simplicité, comme de vrais enfants en présence de leur Père céleste.

Nous devons prier et adorer DIEU *en* JÉSUS, c est-à-dire que nous devons toujours chercher le bon DIEU en son Fils unique JÉSUS-CHRIST, parce qu'il est

là, et parce qu'il n'est que là. En effet, bien que JÉSUS soit la seconde personne de la Sainte-Trinité, et non pas la première, ni la troisième, cependant le Père et le Saint-Esprit lui sont tellement unis, qu'ils sont *en lui* comme dans leur temple parfait. Celui qui voit l'Enfant-JÉSUS, voit le Père céleste, celui qui aime l'Enfant-JÉSUS, aime DIEU son Père ; celui qui écoute l'Enfant-JÉSUS, qui reçoit l'Enfant-JÉSUS, écoute et reçoit le Saint-Esprit, qui est l'Esprit de JÉSUS. C'est donc en JÉSUS que tu dois toujours, mon cher enfant, aller chercher ton DIEU pour l'adorer, pour le prier, pour lui rendre tous les devoirs de la Religion. Le bon DIEU veut que tu viennes à lui par cette voie ; et toi, si tu refuses de la prendre, tu ne pourra arriver à DIEU ni en ce monde, ni dans l'autre. " Je suis la " voie, a dit Notre-Seigneur dans son

" Evangile ; et si quelqu'un passe par
" moi, il sera sauvé."

Je vous adore donc de tout mon cœur comme mon DIEU, ô très-saint Enfant-JÉSUS ! et en même temps, je viens à vous pour prier et adorer dignement. Je m'unis à votre cœur, à votre âme sainte, à vos chères petites lèvres, à votre humanité adorable pour rendre à mon Père céleste, qui est le vôtre, tout ce que je lui dois d'adoration, de respect, d'hommages et de prières.

Saint Enfant-JÉSUS, suppléez à ce qui me manque, et daignez offrir mes pauvres petites prières, si faibles, si distraites, à la majesté infinie du bon DIEU, qui met en vous seul toutes ces complaisances !

Dans sa crèche, comme dans le sein de sa mère, l'Enfant-JÉSUS avait pour première occupation l'adoration par-

faite de DIEU son Père ; et comme c'était un DIEU qui adorait ainsi, ces adorations avaient un mérite *infini*, étaient vraiment dignes de la grandeur et de la majesté de DIEU ; et la prière de l'Enfant-JÉSUS était à la hauteur du Seigneur trois fois saint que le ciel et la terre ne peuvent contenir. La Saint-Vierge et saint Joseph, ainsi que tous les Anges du ciel, s'unissaient autant qu'ils le pouvaient, aux adorations de l'Enfant-JÉSUS. Faisons tous de même.

XII

L'Enfant-Jésus Sauveur et Victime.

Le petit Enfant de la crèche n'est pas seulement le Fils éternel de DIEU

fait homme ; il est de plus le *Sauveur* et la *Victime* des pêcheurs.

Le péché est la mort de l'âme ; car la vie de l'âme, c'est son union avec le bon DIEU, et le péché sépare l'âme de DIEU. En péchant, nous nous étions donc tous condamnés à mort, et nous étions perdus éternellement sans la miséricorde infinie de notre Père céleste, qui a daigné nous envoyer son Fils JÉSUS pour qu'il prit sur lui l'expiation de tous nos péchés, et qu'il devînt ainsi notre Sauveur et notre Victime.

En se faisant homme, le Fils de DIEU, obéissant à cette volonté de son Père céleste et entrant dans les vues de sa miséricorde, c'est donc chargé volontairement de toutes nos fautes et il s'est présenté devant la face de son Père, comme la Victime universelle

du péché, comme le grand Pénitent de l'humanité tout entière, comme l'Agneau innocent qui allait sauver la vie de tout le troupeau, en s'offrant à la mort au nom et à la place de tous les autres. Quel amour et quelle bonté, n'est-il pas vrai ?

A cause de cela, dès le premier moment de sa naissance, l'Enfant-Jésus a été traité par la justice de son Père avec la rigueur que nous méritions : lui ne la méritait pas, puisqu'il était le très-saint Fils de Dieu, mais il la prenait sur lui pour nous en exempter ; nous la méritions pour lui, et il la méritait en quelque sorte à cause de nous.

L'innocent s'offrait à la place des coupables pour les sauver ; car il les aimait plus que lui-même. Oh ! combien nous devons, nous aussi, aimer Jésus, notre Rédempteur ! Combien

nous devons aimer, vénérer et adorer ses larmes, ses souffrances, ses humiliations de toutes sortes, son obscurité, son sang et sa mort ! Tout cela est le prix de notre salut ; tout cela est la marque de l'immensité de son amour !

Si Notre-Seigneur n'avait pas pris sur lui l'expiation de nos péchés, il aurait paru devant nous comme un Roi de gloire, resplendissant de la majesté de DIEU; il eût été tout lumineux, tout admirable ; sa puissance n'aurait pas eu de bornes, en un mot, il eût été aux jours de son Incarnation ce qu'il sera à la fin du monde, quand il redescendra sur la terre, dans la gloire de son Père, environné de ses Anges, pour juger les vivants et les morts, c'est-à-dire les élus et les réprouvés. Mais non : JÉSUS, pour nous racheter, a dépouillé tous les vêtements de sa

gloire : il a laissé tous les rayons de sa divinité, et il est apparu au milieu des hommes comme un pénitent, comme un coupable frappé par la justice divine; nous l'avons vu pauvre, dénué de tout, anéanti, soumis au travail et à la douleur, pleurant, suppliant : nous l'avons vu trahi et agonisant, souffleté et outragé de mille manières, persécuté, bafoué, condamné à mort ; nous l'avons vu crucifié, mourant et mort ; nous l'avons vu réduit à l'état de cadavre ! tout cela pour l'amour de nous, pécheurs indignes ; tellement indignes que beaucoup d'entre nous passent leur vie à oublier ce Sauveur, à blasphèmer cette Victime, et à lui dire : Nous ne voulons point de toi !

O mon petit enfant, toi du moins, console JÉSUS par la ferveur de ton amour ! Seras-tu un ingrat comme les

autres? T'éloigneras-tu de Celui qui, pour te faire du bien, est descendu du ciel en terre, afin d'y souffrir et d'y mourir pour l'amour de ton âme? Aime-le, aime-le de tout ton petit cœur; et quand tu prononces le nom sacré de JÉSUS, n'oublie pas que JÉSUS veut dire *Sauveur*, et que c'est à l'Enfant-JÉSUS, à l'Enfant-Sauveur que tu dois la vie de ton âme, ton bonheur dans le temps et dans l'éternité.

Malheur aux ingrats! "Si quel-" qu'un n'aime pas Notre-Seigneur " JÉSUS-CHRIST, s'écrie l'Apôtre saint " Paul, qu'il soit anathème!"

XIII

L'Enfant-Jésus pauvre

La pauvreté est une des punitions du péché. Adam innocent, notre premier père, était le maître du monde. " Je te donne la terre, lui avait dit le " bon DIEU ; et tu régneras sur elle, " et sur toutes les plantes, et sur tous " les oiseaux du ciel, et sur tous les " poissons de la mer, et sur tous les " animaux. " En péchant, Adam a perdu sa royauté, et de très-riche, il est devenu pauvre...

JÉSUS, pour expier le péché, a donc dû se faire pauvre, lui aussi ; pauvre volontaire, pauvre par miséricorde et par charité ; pauvre, pour rendre à

tous ceux qui croient en lui et qui l'aiment, le royaume et la couronne de l'éternité.

Il a pris sur lui la pauvreté avec toutes ses rigueurs, avec toutes ses douloureuses privations ; il a voulu que sa mère et son père adoptif, tous deux de race royale, fussent réduits à la pauvreté ; il a voulu naître, comme un enfant de rebut, dans une misérable grotte, ouverte à tous les vents et bonne tout au plus pour abriter des animaux ; les langes dont il a été enveloppé et que l'on vénère encore à Rome avec le bois de la crèche, sont si grossiers, si rudes, que les enfants les plus indigents n'en ont pas d'aussi communs ; sa première couche a été une auge de pierre grossièrement taillée, et une pauvre crèche, un misérable ratelier en bois, qui n'appartenait à

personne, tant il était indigne d'avoir un maître ! Voilà quelle a été l'entrée de l'Enfant-JÉSUS dans le monde. Pauvreté, privations, délaissement universel... telle semblait être sa divise.

A Nazareth, il voulut être presque aussi pauvre qu'à Bethléem : il voulut que son père et sa mère vécussent au jour le jour, du travail de leurs mains ; il a voulu plus tard travailler lui-même comme un pauvre apprenti, comme un artisan qui n'a pour toute richesse que ses deux bras ; et toute sa vie a été ainsi la préparation à ce dépouillement suprême dans lequel il a voulu mourir, nu, sur une croix, plus pauvre encore que dans sa crèche ; là du moins il avait des langes...

Pauvres, réjouissez-vous : le bon DIEU s'est fait semblable à vous ; il est descendu jusqu'au fond de votre mi-

sère ; il a connu par expérience vos angoisses et vos privations si dures ; si vous l'aimez, il vous prépare son royaume dans le Paradis, et il partagera avec vous les trésors sans mesure de sa toute puissance.

Riches de la terre, prenez garde à vos richesses : ce sont de faux biens que Jésus a dédaignés et qui empêchent bien souvent ceux qui les possèdent, d'aimer et de vouloir les biens véritables, les richesses éternelles. Prenez garde à vous ! il faut vous détacher de tout cela, au moins par le cœur et par l'esprit : si vous aimez l'argent, si vous n'aimez pas la pauvreté, la pauvreté de Jesus, vous ne pourrez pas prendre place parmi ses disciples, et vous ne pourrez jamais entrer dans son bienheureux royaume.

Donc, mon petit enfant, aime la

pauvreté et les pauvres, pour l'amour de ton Jésus pauvre : détache-toi de tout, pour ne tenir qu'à Jésus, qui est le grand trésor du ciel et de la terre. Comme l'Enfant-Jésus était détaché de tout pour l'amour de Dieu son Père; ainsi toi, sois détaché de tout pour l'amour de Jésus-Christ ! N'aime que ce qu'il aime, n'estime que ce qu'il estime ; et regarde-toi toujours comme très-riche si, par la grâce, tu possèdes l'Enfant-Jésus dans ton cœur.

XIV

L'Enfant-Jésus innocent

L'innocence, c'est l'absence de tout vice, de toute souillure. Un enfant est innocent quand il est tout pur et tout

bon. Le saint Enfant-JÉSUS était innocent comme l'innocence même : de même que le bon DIEU est plus que bon, puisqu'il est la Bonté elle-même, de même l'Enfant-JÉSUS était plus qu'innocent, car il était l'Innocence même, l'Innocence incarnée, l'Innocence sous la forme d'un petit enfant.

JÉSUS déteste tellement tout ce qui est péché et souillure, que jamais personne ne pourra le comprendre. Il repousse le vice, comme la lumière repousse les ténèbres, comme le feu repousse le froid. Son cœur, dans la crèche, était le sanctuaire de la pureté, et comme la source que le bon Dieu ouvrait et présentait à tous les hommes pour qu'ils y vinssent puiser le pardon de leurs péchés et la pureté de leurs consciences. En Jésus nous retrouvons le trésor divin de l'innocence, perdu jadis par nos premiers parents.

L'Enfant-Jésuis très-innocent ne veut autour de lui que des cœurs innocents et purs. La Sainte-Vierge était toute belle d'innocence, et il n'y avait en elle aucune tache, pas même la tache du moindre péché véniel, autant qu'une simple créature pouvait être digne de porter et d'enfanter Dieu, la très-sainte Vierge MARIE était digne de son divin fils Jésus. Il en était de même, à proportion, de saint Joseph : son âme était également toute sainte, et le péché lui était tout à fait étranger.

Si les Bergers et les Mages n'avaient pas cette pureté parfaite, du moins c'étaient des âmes droites, sincères et vraiment innocentes, qui aimaient la vérité et le bien, et qui ne résistaient pas aux bonnes inspirations de la grâce.

Ainsi devons-nous faire, tous tant

que nous sommes, nous qui aspirons à l'honneur de former la cour du saint Enfant-Jésus. Pour être admis dans l'intimité du très-grand et très petit Roi de la crèche, il faut porter ses livrées, qui sont toutes blanches et toutes innocentes. Personne ne peut approcher de lui avec une autre robe que la robe de la pureté, que le vêtemene de la sainte innocence. Loin de lui les impurs ! s'ils osaient le toucher, il les frapperait comme des sacriléges.

Et cependant, voie, mon cher enfant, combien Jésus est bon et miséricordieux : il appelle à lui tous les pêcheurs, tous les pauvres impurs ; et, s'ils se repentent, il les purifie si parfaitement que, de mauvais, ils sont changés en bons, d'impurs en très-purs, capables désormais de prendre place au milieu des Anges, avec les Mages et les Bergers, à la suite de Joseph et de MARIE.

Tu as sans doute commis bien des fautes déjà dans ta pauvre vie : déjà peut-être tu as perdu la blanche robe d'innocence, la belle robe de ton baptême... Pauvre petit, viens, et n'aie pas peur : ton Roi est ton Sauveur, ton doux Sauveur ; prosterne-toi à ses pieds ; dis-lui : “ Mon Dieu, j'ai péché, j'ai fait de mauvaises et vilaines choses... pardonnez-moi ; purifiez-moi ; rendez-moi la grâce de mon baptême, afin que je puisse demeurer en votre présence, et ne pas être pour vous un objet de douleur et de dégoût. A partir de ce jour, ô mon cher petit Maître, je n'offenserai plus votre doux amour. Jamais je ne perdrai plus votre grâce, et je veux, par l'innocence de ma vie, mériter l'honneur d'être toujours votre disciple et votre ami sur la terre, et, dans le ciel, le compagnon de votre éternel bonheur. ”

XV

L'Enfant-Jésus doux et humble

Notre-Seigneur, enseignant un jour le peuple d'Israël, terminait ainsi un de ses divins sermons : " Venez à moi " vous tous qui souffrez et qui avez de " la peine ! Et moi je vous soulagerai. " Prenez mon joug sur vous, et appre- " nez de moi que je suis doux et humble " de cœur : et vous trouverez ainsi le " le repos de vos âmes ! " Cet appel si doux et si consolant, il nous l'adresse dès son apparition du fond de sa pauvre crèche; et sans rien dire, il nous apprend très éloquemment le secret du bonheur.

Ce secret est bien simple, quoique

presque personne ne le comprenne : il consiste à aller à Jésus par la foi et la prière ; à demeurer avec lui par l'innocence, l'amour et la fidélité ; à apprendre de lui la douceur et l'humilité du cœur, et à devenir ainsi d'autres Jésus, d'autres Enfants-Jésus. Là, et là seulement, nous pouvons trouver la paix de l'âme et le vrai bonheur.

Ne le cherche pas autre part, mon enfant ; tu ne l'y trouverais pas, parce qu'il n'y est pas. Quand ta mère est dans sa chambre, la trouverais-tu si tu la cherchais ailleurs ?... Il en est de même du bonheur : si tu veux le trouver, va le chercher là où il est : en JÉSUS-CHRIST, dans le cœur de Jésus, dans la douceur de Jésus, dans l'humilité de Jésus.

Sois doux comme Jésus et avec Jésus ; supporte paisiblement et sans te

fâcher toutes les petites peines dont la vie est semée : les petites privations, les souffrances du corps, les traitements désagréables et le mauvais caractère des autres, les petites injustices dont un enfant peut être l'objet, les paroles désobligeantes, en un mot, tout ce qui serait capable de t'impatienter et de t'irriter. Sois doux de cœur, doux de visage et de manières, doux en tes paroles, doux en toutes choses, doux et bon avec tout le monde, surtout avec les méchants. Tu seras alors un vrai Enfant-Jésus, un imitateur fidèle et un véritable disciple de Jésus enfant. Vois comme en sa crèche il est doux et bénin envers tous ceux qui l'approchent ; il sourit avec tendresse, et répand la joie et la paix dans la grotte sainte ; il pardonne aux Bethléémites leur dureté et l'abandon où ils le laissent ; au lieu de faire mourir le

méchant Hérode, il s'enfuit en silence ; et s'il pleure, ce ne sont que des larmes d'amour et de compassion.

Sois humble comme l'Enfant-Jésus ; humble de cœur, humble en réalité et non pas seulement en apparence. N'oublie jamais que tout ce que tu as de bon, en ton âme et en ton corps, vient du bon DIEU, appartient au bon DIEU, et doit retourner au bon DIEU ; quand tu fais quelque chose de bien, et quand les autres t'estiment et te louent, rapporte fidèlement à ton Dieu, l'honneur et la louange ; tu n'as rien que tu n'aies reçu, tu n'as rien qui ne soit au bon Dieu. Ce que tu as, et ce que tu dois rapporter à toi-même, pauvre petit, ce sont tes défauts, ce sont tes péchés ; ils ne viennent pas du bon Dieu, qui est très-saint, mais de toi-même et tu n'as que cela à toi, en propre. Aussi

faut-il t'humilier, t'humilier beaucoup à cause de tes défauts et de tes péchés. Ils sont peut-être plus grands que tu ne penses, et peut-être es-tu bien moins bon aux yeux de Dieu que tel ou tel camarade que tu serais tenté de mépriser et qui a reçu beaucoup moins de grâces que toi.

Mon enfant, sois humble, doux et modeste ; ne méprise jamais personne ; comme Jésus, déteste et méprise le péché, mais jamais le pêcheur. Humilie-toi, au contraire, en pensant à tes fautes ; fais peu attention à celles des autres, et beaucoup aux tiennes ; et alors il ne te sera pas difficile d'être humble de cœur. L'Enfant-Jésus se voyait toujours enveloppé de tous nos péché, dont il avait daigné se charger afin de nous en débarrasser, et, tout innocent qu'il était, il s'humiliait

pleinement et entièrement devant la face de son Père, et aux yeux du monde se regardant, non pas comme un pécheur, mais comme le Pécher.

O mon Sauveur, je veux, comme vous, devenir doux et humble de cœur, afin d'être aimé de vous ? Donnez-moi, je vous en prie, votre douceur et votre humilité ; changez-moi, car je ne suis ni doux ni humble ; mon cœur misérable s'irrite facilement : rendez-le semblable au vôtre, afin qu'il soit toujours doux, bon, patient et suave ; il est porté à l'orgueil, à la vanité, à l'amour-propre, à la présomption : rendez-le semblable au vôtre, tout modeste et tout humble.

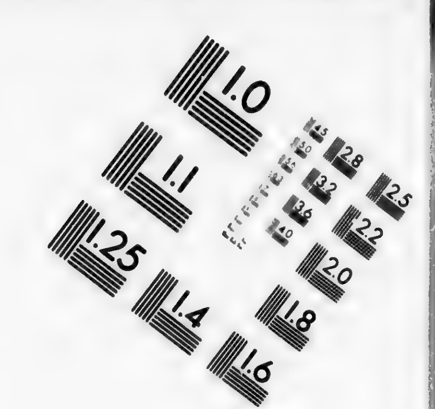
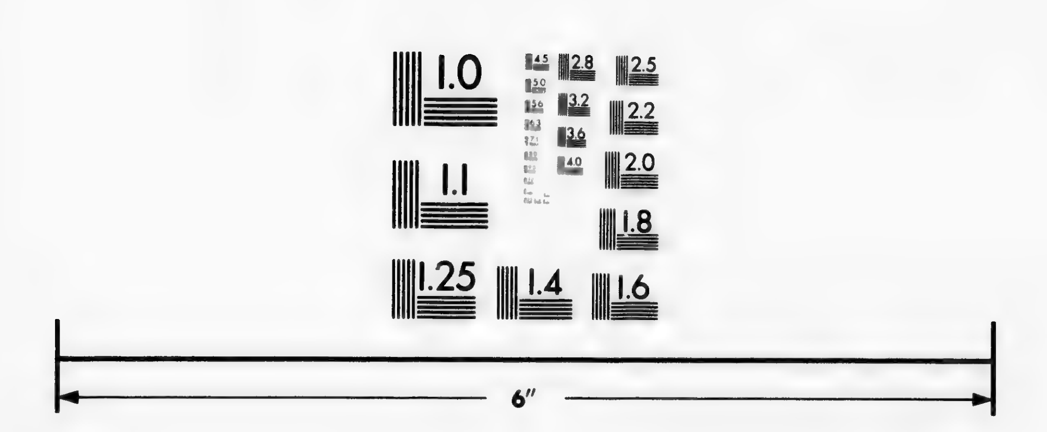


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





XVI

L'Enfant-Jésus obéissant

Quand on est doux et humble, on est bien facilement obéissant. L'obéissance est un parfum composé d'humilité et de douceur.

L'Enfant-Jésus était si parfaitement obéissant, qu'il semblait n'avoir d'autre volonté que la volonté de son Père céleste et celle de MARIE et de Joseph. Il ne faisait rien de lui-même. Il était Maître de tout et de tous, et il se comportait en pauvre serviteur, comme à tout et à tous.

Au moment où il descendit dans le sein de la Vierge MARIE, il voulut que

son incarnation dépendit, non pas de lui, mais d'elle. Pour naître à Bethléem, et accomplir ainsi les oracles de ses Prophètes, il voulut se soumettre à un caprice de l'empereur romain, comme un sujet se soumet à son maître. Dans sa crèche, le voici absolument soumis à toutes les volontés de sa mère, et à la conduite de son père nourricier. Il se laisse prendre et déposer, envelopper de langes, coucher sur la paille de la crèche ; les Bergers et les Mages le prennent et le reprennent ; il ne connaît qu'un seul mot : obéir. De sorte que déjà on pouvait dire de Jésus la parole que nous rapportions plus haut, en racontant sa jeunesse à Nazareth, entre Joseph et MARIE : " il leur était soumis."

Et toi, mon enfant, es-tu soumis, docile, obéissant, en toutes choses ?

Obéis-tu d'abord de tout cœur à la loi du bon Dieu ? Tout péché est une désobéissance. Es-tu doucement et humblement soumis à tes parents, à tes maîtres, à tous ceux qui ont droit de te commander ? Quand tu obéis, est-ce joyeusement et de bon cœur ? Car il ne suffit pas d'obéir, il faut de plus bien obéir, obéir chrétiennement et parfaitement. Obéis-tu par un sentiment de foi, parce que c'est la volonté du bon Dieu ? Ou bien simplement parce que tu y es habitué et que tu as un bon naturel ? Tâches-tu, même en jouant, et avec tes petits camarades, de faire plutôt leur volonté que la tienne, ou, du moins, de leur céder facilement ?

Examine-toi sur tout cela, aux pieds de l'Enfant-Jésus, le grand Docteur de l'obéissance et de la soumission.

XVII

L'Enfant-Jesus au Saint-Sacrement de l'autel

Jésus est toujours au milieu de nous, réellement et corporellement, par le très-saint sacrement de l'Eucharistie. L'Eglise, c'est l'immense Bethléem, où le Roi des cieux, caché et voilé sous une faible apparence, est adoré, reconnu, aimé, servi par les Anges et par les hommes fidèles. Bethléem, en hébreu, veut dire : *maison de pain ;* l'Eglise est cette maison, composée de pierres vivantes qui sont, sur la terre les chrétiens, dans le ciel, les Saints et les Anges : et ce pain, c'est Notre-Sei-

gneur Jésus-Christ, qui est le pain des Anges, l'aliment éternel de tous les Bienheureux, et ici-bas notre nourriture spirituelle et divine, dans l'Eucharistie.

L'Eucharistie est en effet Jésus présent et voilé sous l'apparence du pain et du vin, c'est Jésus avec tous les mystères de sa vie et de sa gloire ; c'est Jésus avec tous les états par lesquels il a voulu passer pour opérer notre salut, et par conséquent avec le mystère de l'état de sa sainte enfance.

Oui, nous avons toujours au milieu de nous l'Enfant-Jésus; oui, nous sommes aux pieds de l'Enfant-Jésus, du même petit Enfant-Dieu qui a reposé jadis dans l'humble crèche de Bethléem, lorsque nous sommes à genoux devant le Saint-Sacrement. O le grand honneur et l'admirable chose ?

Nous n'avons rien à envier aux Bergers et aux Mages : nous adorons, nous voyons, nous touchons, nous possédons le même Dieu anéanti pour l'amour de nous dans le mystère de son Eucharistie, comme il était anéanti devant eux dans le mystère de son Incarnation. Par l'Eucharistie, Notre-Seigneur continue donc à travers tous les siècles le mystère de l'Incarnation et celui de la Rédemption.

Dans l'Eglise, dans la grande Bethléem, le rôle de la Sainte-Vierge et de saint Joseph est continué par le Prêtre catholique, qui enfante sur l'autel Jésus, Dieu-homme.

Il le tient en ses mains consacrées ; il le présente aux bons fidèles ; il le leur donne avec amour.

Il le leur fait connaître par ses pa-

roles et son enseignement ; il leur apprend à le bien servir, à le bien adorer ; il les aide tant qu'il peut à l'aimer parfaitement ; et il reçoit de leurs mains les aumônes destiné au culte de Jésus, comme autrefois la Sainte-Vierge et saint Joseph recevaient avec joie les humbles présents des Bergers et les riches offrandes des Rois-Mages.

Il le leur donne dans la Communion, et alors ils deviennent la crèche vivante où l'Enfant-Jésus se plaît à reposer ; crèche douce et moelleuse, où le pauvre petit Jésus est bien mieux que sur la paille froide et dure de Bethléem ; crèche bien-aimée, que Jésus se prépare dès le commencement du monde et qu'il glorifiera d'une manière admirable pendant toute l'éternité.

La lumière qui brille nuit et jour devant le Saint-Sacrement est la con-

tinuation de l'étoile qui brillait aux yeux des Mages et s'arrêtait au-dessus de l'endroit où était l'Enfant. Elle est le symbole de la foi toujours lumineuse et de l'amour toujours ardent que nous devons avoir pour notre cher Enfant-Jésus, présent au fond de nos tabernacles. Hélas, combien nos églises sont souvent solitaires et désertes ! Le mystère de Bethléem se continue malheureusement encore sous ce triste rapport : nos villes, nos campagnes sont pleines de Bethléémites, d'indifférents qui s'occupent de tout, excepté de l'Enfant-Jésus !... Et cependant c'est pour eux qu'il est là, pour eux seuls, pour leur salut et pour leur bonheur !

Allons donc à l'église, allons à Bethléem, mon cher petit enfant ; aimons à visiter souvent, très-souvent, l'En-

fant-JÉSUS qui nous aime tant. Aimons à le consoler par notre présence, et à lui montrer que ce n'est pas pour rien qu'il descend ainsi sur la terre! Aimons surtout à le recevoir dans l'adorable Communion: rien ne réjouit autant le cœur de l'Enfant-Jésus. Ceux qui l'aiment véritablement ont faim et soif de lui au Saint-Sacrement de l'autel, et ils le reçoivent le plus souvent et le plus amoureusement possible.

Prions la bonne Vierge de nous donner un grand amour pour son Fils, notre Sauveur, et unissons toujours nos prières et nos adorations à celles de cette Mère d'amour, afin qu'elles soient plus agréablement reçues du DIEU caché de la crèche et de l'Eucharistie.

XVIII

L'Enfant-Jésus présent et vivant dans nos cœurs

JÉSUS, par sa grâce, habite dans nos âmes baptisées d'une manière bien plus parfaite que dans la grotte de Bethléem. A Bethléem, il n'a fait pour ainsi dire que passer : on ne sait pas au juste combien de temps il y est resté ; peut être deux mois, trois mois ; et puis, les fureurs d'Hérode l'ont obligé à quitter cet asile. Il n'en est pas de même de nos âmes : par le Baptême, il se les unit si intimement qu'il ne les quitte plus jamais, à moins qu'elles ne le rejettent tout à fait, qu'elles ne rompent avec lui par l'apostasie de la

foi. Nous devenons, par le baptême, les rameaux de ce cep divin qui s'appelle JÉSUS-CHRIST ; "Je suis la vigne, " nous a-t-il dit, et vous êtes les ra- " meaux." Nous lui sommes donc unis, et il est intérieurement présent à nos âmes, pour répandre en elles sa grâce et son Saint-Esprit, comme le cep de vigne répand dans les rameaux qui lui sont unis la sève qui fait pousser les feuilles et les raisins. Toutes les œuvres chrétiennes que nous avons le bonheur de faire, sont les raisins spirituels que JÉSUS produit en nous et avec nous par sa grâce.

Oh ! petit enfant chrétien, que tu es donc grand et admirable ! tu es le temple de DIEU ; tu es le tabernacle vivant de JÉSUS-CHRIST ; tu es le sanctuaire de l'Enfant-JÉSUS, du Roi des Anges, du Rédempteur du monde !

N'oublie donc jamais la sainteté de ton âme et de ta chair, que le bon DIEU élève à un si haut degré d'honneur. Celui que le ciel et la terre ne peuvent renfermer habite en toi, demeure en toi avec délices. Oseras-tu pêcher en sa présence? Oseras-tu violer son temple et souiller son tabernacle ?

Mon enfant, adore toujours JÉSUS présent, par la grâce, au fond de ton cœur. C'est ce qu'on appelle le recueillement, l'union avec le bon DIEU. Plus tu restera en sa compagnie, et mieux cela vaudra pour toi et pour lui ! Il voudrait que tu pensasses toujours à lui, comme il pense toujours à toi ; il voudrait que tu fisses toutes tes actions avec lui et pour lui. Lui JÉSUS, il t'est toujours fidèle, toujours et en tout : toi, sois-lui fidèle aussi ; ou, du moins, le moins infidèle possible. Tâche

en la crèche de ton cœur, d'imiter la bonne Sainte-Vierge en la crèche de Bethléem : elle était toujours là, attentive et aimante ; jamais elle ne quittait son Enfant-JÉSUS qu'elle aimait par-dessus toutes choses ; elle faisait et souffrait tout joyeusement avec lui et pour l'amour de lui. Voilà comment il faut faire, et comment tu feras bien certainement à l'avenir.

Béni soit donc à jamais au ciel, au Saint-Sacrement, et au fond de nos âmes, le saint Enfant-JÉSUS, notre DIEU, notre Créateur, notre Seigneur notre Roi, notre Rédempteur, notre Vie, notre céleste nourriture, notre joie, notre espérance et notre doux amour ! Bénie soit avec lui, sur la terre, la sainte Eglise catholique qui nous donne ce trésor ineffable, et, dans le ciel, la

très-sainte et immaculée Vierge MARIE, par laquelle JÉSUS a été donné au monde.



TABLE DES MATIERES
